

De Rigueur

**cheveux, les
pellicules
et toutes les
affections du
cuir chevelu.
Prescrit par**

LES CROQUIS DE LA SEMAINE, par Henriot.



Sports d'hiver.
— Ravi de vous voir ici, docteur...
Vous aussi vous faites du ski ?
— Non, non, je suis attaché à
l'établissement pour raccommo-
der les jambes cassées.



— Moi, je passe mon temps à
chercher des mots carrés... Et vous ?
— Vous avez bien de la veine !
Moi, je passe le mien à chercher un
appartement.



Règlements de la T. S. F.
— Comment ! on aurait le toupet
de nous faire payer un impôt sur
nos lampes ?
— Faut être juste, mon ami :
voilà plus de cinq ans que tu entends
de la musique pour rien.



— C'est curieux, quand on n'a
rien mangé le soir, comme on digère
mieux...
— Naturellement, gros malin, puis-
que tu n'as rien à digérer.



— Vous êtes un ancien camarade
de lycée de mon mari ? Il est absent
et le regrettera... Je ne peux pas le
remplacer ?
— Très bien : je venais lui deman-
der vingt francs.

Louis BASCHET, Secrétaire général.

RENÉ BASCHET, Directeur.

GASTON SORBETS, Rédacteur en chef.



UN ÉMOUVANT DÉBAT SUR L'ALSACE, A LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

M. Edouard Moncelle, représentant de Metz, applaudi par l'unanimité de la Chambre (à l'exception de cinq députés autonomistes qu'on aperçoit à gauche, au-dessous de l'avant-dernière travée), adjure ses collègues d'Alsace de faire confiance à la France.

Dessin d'ANDRÉ GALLAND. — Voir l'article à la page 126.



A sa descente de la tribune, après son grand discours sur l'Alsace (le 1^{er} février), M. Poincaré regagne sa place au milieu des acclamations de la Chambre.

On reconnaît dans le groupe de gauche : MM. Sibille, Dormann, P. Raynaud, pasteur Soulier, René Manaut ; et, au centre, au premier rang : M. Oberkirch, M. Valot et M. Tardieu serrant la main au président du Conseil ; à droite, M. Eugène Lautier.

LE DÉBAT SUR L'ALSACE

La Chambre vient d'être le théâtre d'un grand et passionnant débat, souvent pénible, à certains moments d'une émotion intense, sur le problème alsacien. Il y a dix ans, les troupes françaises faisaient dans les provinces libérées du joug allemand une entrée triomphale, au milieu de l'enthousiasme unanime des populations. Aujourd'hui, la France se trouve en présence de ce qu'on a appelé le « malaise alsacien » et, ce qui est plus grave encore, d'un mouvement autonomiste qui ne tend à rien moins qu'à détruire l'unité nationale. Ce sont les autonomistes qui ont exigé que la discussion s'engageât à la tribune. Ils y ont porté leurs griefs, leurs rancœurs, leurs querelles personnelles. Sous le masque du régionalisme, du particularisme ou du fédéralisme, ils ont tenté de justifier une agitation séparatiste dont les origines et les buts demeurent étrangement troubles. Leurs insinuations, leurs provocations même ont abouti à un résultat qui n'était sans doute pas celui qu'ils cherchaient. D'autres députés se sont levés pour flétrir une campagne abominable et pour conjurer ceux qui la mènent ou qui se laissent égarer par elle d'ouvrir enfin les yeux. Mais surtout — et ce fut le fait capital — M. Poincaré a saisi cette occasion pour faire de la situation en Alsace l'exposé le plus complet, le plus minutieux, le plus loyal, le plus émouvant aussi que l'on pouvait attendre de son éloquence et de son patriotisme. Le discours qu'il a prononcé marquera une date dans les annales parlementaires. Il n'a pas occupé moins de deux séances et demie. Il a été écouté avec une attention soutenue. Chaque fois que le président du Conseil est descendu de la tribune, il a été acclamé. Mais lorsqu'il couronna son long exposé par une péroraison magnifique et poignante, ce fut une ovation indescriptible qui l'accueillit. Tous les députés étaient debout, à l'exception des communistes et de deux ou trois séparatistes impénitents qu'aucune démonstration ne pourra convaincre. Sans distinction de parti, l'assemblée entière, retrouvant l'âme nationale des grandes heures, a fait au grand Français une ovation prolongée où s'exprimait la reconnaissance du pays. M. Poincaré avait gagné l'une de ses plus belles causes.

Il n'est pas possible de résumer en quelques lignes un débat aussi ample et l'on doit se borner à en indiquer ici la physionomie générale et les principaux épisodes. La série des interpellations, qui s'est ouverte le 24 janvier, s'est poursuivie les jours suivants et n'est pas encore close au moment où ce numéro est mis sous presse. La parole a d'abord été donnée aux représentants de l'Alsace et de la Lorraine. On a entendu tour à tour M. Grumbach, député socialiste de Mulhouse ; M. Brom, député démocrate de Thann ; M. Michel Walter, député de Haguenau, qui n'appartient à aucun groupe mais a défendu néanmoins une thèse nettement autonomiste ; M. Seltz, député démocrate du Bas-Rhin ; MM. Moncelle et Schumann, tous deux députés de la Moselle ; M. Dalhet, député du Bas-Rhin, indépendant de gauche, dont le langage, qualifié d'« odieux » par un de ses collègues, souleva de vives protestations. De toutes ces interventions, la plus caractéristique fut celle de

M. Moncelle venant attester l'attachement de son département et de l'Alsace à la patrie commune et adjurer les autonomistes d'apprendre à mieux connaître la générosité française. Il y eut même un instant d'une profonde émotion lorsque l'orateur, avant de quitter la tribune, lança d'une voix vibrante ces mots :

« En m'adressant à mes collègues d'Alsace, à ceux du moins qui doutent de la France parce qu'ils ne la connaissent pas, je les supplie de la comprendre ! Elle nous a donné, et pendant la guerre, hélas ! et aussi après la guerre, tout ce qu'un peuple peut donner d'héroïsme, de bonté et de tendresse. Quand vos cœurs se seront ouverts à elle, après que vos âmes ne seront plus troublées par je ne sais quels douloureux malentendus ou quels mensonges, quand l'histoire impartiale aura apporté sa marque définitive sur la vérité, la France, voyez-vous, la France, vous l'aimerez ! »

Des applaudissements éclatèrent sur tous les bancs. De nombreux députés, quittant leur place, vinrent apporter leurs félicitations à leur collègue qui avait si heureusement traduit le sentiment général. C'est cette minute, qui a laissé une grande impression à tous ceux qui en furent les témoins, que notre collaborateur André Galland a essayé de fixer dans la composition reproduite en première page de ce numéro.

Cependant M. Poincaré, qui, à l'une ou l'autre reprise déjà, avait tenu à rectifier une assertion erronée ou à répliquer à une critique, ne voulut pas attendre davantage pour apporter à la Chambre, d'ailleurs impatientée de les entendre, les déclarations du gouvernement. Élevant le débat bien au-dessus d'une question ministérielle et d'un vote de confiance à obtenir de l'Assemblée, il entreprit de traiter dans toute son ampleur le problème des rapports de la France avec l'Alsace depuis dix ans. La première partie de son discours fut un tableau bourré de faits, de chiffres, de renseignements techniques, de tout ce que la France a accompli en Alsace dans tous les domaines depuis qu'elle a repris en charge la province recouvrée. Cet admirable effort de la grande patrie, volontairement passé sous silence par tous ceux qui se plaisent à accumuler des plaintes souvent mesquines, a été mis en lumière pour la première fois peut-être avec une vigueur démonstrative et une irréfutable solidité d'arguments qu'aucun esprit impartial ne saurait méconnaître.

Est-ce à dire toutefois que la France n'ait pas commis d'erreurs ? M. Poincaré n'a pas essayé de le cacher. Il a énuméré, au contraire, dans le détail, avec une franchise presque audacieuse, les fautes qu'on peut nous reprocher. Elles étaient inévitables quand on songe à la complexité et à la délicatesse des questions à résoudre. Mais elles ont été perpétrées grossières, envenimées et exploitées contre nous. Sur un point, en tout cas, le président du Conseil, au risque de mécontenter les partis de gauche, a pris un engagement solennel : c'est le maintien du *statu quo* en matière religieuse, c'est-à-dire la prolongation pour l'Alsace du régime exceptionnel du Concordat.

Il restait à M. Poincaré une dernière tâche à remplir, la plus douloureuse du programme qu'il s'était fixé : faire l'histoire du mouvement autonomiste et des menées « sacrilèges » qui ont tenté de rompre l'unité française. On a donné à cette partie

de son discours le nom de réquisitoire. Ce « réquisitoire » n'a pu atteindre que ceux qui furent les artisans d'une œuvre odieuse, encouragée par la propagande étrangère. « L'Alsace, conclut le président du Conseil, n'est pas une minorité nationale. Certes, le peuple français a été fondu dans un creuset où se sont mêlées les races diverses : Gaulois, Latins, Francs, Wisigoths, Burgondes et tant d'autres. Mais il a été unifié par des siècles et cette unification a été consacrée sous la monarchie, d'abord, et sous la Révolution, ensuite, par la volonté unanime du pays. » Se laissant alors emporter dans un large mouvement oratoire, M. Poincaré, dans une péroraison saisissante, ramassa tous les souvenirs historiques des preuves d'attachement et de dévouement que l'Alsace a données à la France. Chacune de ses phrases, jetées d'une voix de plus en plus forte, commençait par le même *leitmotiv* : « Non, l'Alsace ne mentait pas lorsque... », pour finir par cette apostrophe : « Non ! Non ! enfants de France, vous qui êtes morts pour la patrie indivisible, non ! on ne vous a pas trompés et vous ne vous êtes pas trompés, non, mille fois non ! l'Alsace ne mentait pas ! » Rarement un discours a propagé dans une assemblée un pareil frisson d'enthousiasme. L'âme française tout entière avait parlé par la bouche de M. Poincaré. Mais l'ordre du jour parlementaire n'était pas épuisé et, le 5 février, la discussion a repris.

POLITIQUE ET DIPLOMATIE

L'EXIL DE TROTZKY

La crise du parti communiste russe, qui dresse depuis longtemps contre le gouvernement soviétique de M. Staline une double opposition de droite et de gauche, vient d'entrer dans une phase nouvelle par l'expulsion de Trozky. Voici déjà plus de deux ans que l'ancien collaborateur de Lénine, qui fut avec lui le principal artisan de la révolution bolchevique, était devenu suspect au pouvoir. Il avait été privé de toutes ses fonctions publiques, envoyé en disgrâce dans différentes provinces. Accusé aujourd'hui de préparer la guerre civile, Trozky a été banni de Russie — on ignore s'il l'a déjà quittée — tandis que des arrestations en masse étaient opérées parmi tous ses partisans. Si des mesures plus rigoureuses n'ont pas été prises contre lui, c'est sans doute que le gouvernement redoutait la popularité considérable qu'il a conservée dans les milieux ouvriers. Trozky, on le sait, s'était mis à la tête de l'opposition de gauche qui reproche aux dirigeants soviétiques leur embourgeoisement et l'abandon des principes de la pure doctrine communiste.

LE TRAITÉ DE COMMERCE FRANCO-YOUGOSLAVE

Le ministre du Commerce du royaume des Serbes, Croates et Slovènes, M. Jalmir Majouranitch, a signé à Paris, le 30 janvier, avec M. Aristide Briand et M. Bonnemous, le nouveau traité de commerce franco-yougoslave, en remplacement de la convention franco-serbe de 1907 qui ne répondait plus au développement actuel des relations économiques entre les deux États. Le traité est basé sur la clause de la nation la plus favorisée et comporte pour les deux pays des avantages réciproques. Il est destiné à accélérer entre les deux pays, qui ont déjà tant d'autres liens d'amitié, un mouvement d'échanges qui, jusqu'ici, ne dépassait guère 100 millions de francs dans chaque sens. — R. L.

LE TÉLÉPHONE SANS FIL
PARIS-BUENOS-AIRES

Le 6 janvier 1927, après plusieurs années d'études et une dépense évaluée à plus de 100 millions, on inaugura le téléphone sans fil entre Londres et New York. Un an plus tard, en mars 1928, l'administration française des P. T. T. mettait en service le téléphone sans fil Paris-Alger dont la réalisation, sur des bases différentes de celles employées par les ingénieurs américains, permettait, écrivions-nous alors le 31 mars 1928, d'entrevoir, à brève échéance, des applications encore plus remarquables. Depuis le 2 février, Paris peut causer avec Buenos-Aires. Deux ans auront donc suffi aux ingénieurs français pour concevoir et mettre au point, moyennant une dépense minime, des appareils permettant à l'onde hertzienne modulée de franchir la distance record de 11.090 kilomètres.

L'inauguration officielle a eu lieu au ministère des Affaires étrangères. M. Briand ; M. Germain-Martin, sous-secrétaire d'Etat des P. T. T. ; M. Alvarez de Toledo, ambassadeur de la République Argentine à Paris, ont successivement échangé avec MM. Oyhanarte et Elpidio Gonzalez les politesses protocolaires. La forme traditionnelle académique de ces discours contrastait avec la simplicité d'une cérémonie consacrant un événement scientifique vraiment merveilleux.

Le poste français est établi à Sainte-Assise pour l'émission, et, dans le voisinage de cette localité, à Villecrozes, pour la réception. Il est surtout caractérisé par l'emploi de l'antenne-projecteur, imaginée par deux spécialistes français éminents, MM. Chireix et Mesny, et qui repose sur des principes très différents de ceux utilisés dans le *beam* de Marconi.

Je rappelle que l'antenne-projecteur est constituée par un rideau en treillage métallique tendu verticalement entre deux pylônes d'une trentaine de mètres de hauteur, dont les mailles sont lâches et ont leurs côtés égaux à une demi-longueur de l'onde employée. Avec une seule nappe, les ondes se répartissent de part et d'autre suivant deux directions perpendiculaires à cette nappe. Mais si, dans un plan parallèle situé à un quart de longueur d'onde, et en arrière par rapport au poste récepteur, on installe un rideau analogue, ce dernier forme écran réflecteur et projette en avant, c'est-à-dire vers le poste récepteur, les ondes venant du premier treillis, lequel est relié à la source d'énergie. La totalité de l'énergie dépensée se trouve ainsi projetée dans la direction du poste correspondant.

Il est facile de comprendre que, suivant qu'on envoie l'énergie dans le premier ou dans le second treillis, on dirige les ondes dans un sens ou dans l'autre. D'autre part, les petits déréglages en longueur d'onde ayant une influence très faible sur le fonctionnement, on peut utiliser une même paire d'antennes pour superposer plusieurs émissions simultanées.

L'expérience a appris qu'en général, et notamment pour les relations France-République Argentine, les longueurs d'onde les plus favorables sont de 15 mètres pendant le jour et de 25 à 35 mètres pendant la nuit. L'émetteur de Sainte-Assise vers Buenos-Aires est en conséquence prévu pour fonctionner sur deux longueurs : 15 m. 55 et 24 m. 50. Grâce à une méthode récente basée sur les propriétés curieuses du quartz piézo-électrique, la stabilité de la longueur d'onde est rigoureusement assurée. En outre, des dispositifs nouveaux réduisent au minimum les affaiblissements, les évanouissements et l'influence des parasites.

On sait, d'autre part, que, dans certains cas, chaque



M. Briand, ministre des Affaires étrangères, inaugurant, au Quai d'Orsay, la liaison téléphonique Paris-Buenos-Aires, — devant une batterie d'objectifs photographiques.

interlocuteur, si l'on n'y prend garde, entend non seulement les paroles de son correspondant, mais aussi ses propres paroles qui lui sont renvoyées, avec retardement, par le poste émetteur de ce correspondant. On a trouvé le moyen de supprimer cet écho, et, dans ces conditions, l'audition, par temps normal, est très bonne : j'ai pu le constater personnellement durant quelques secondes.

Au bureau central radiotélégraphique, situé rue Montmartre, est installé un poste de liaison comprenant l'appareillage nécessaire pour relier le central téléphonique urbain à la station d'émission et à la station de réception ; de France, on peut donc causer directement avec Buenos-Aires moyennant une taxe de 257 fr. 50 par minute avec minimum de 3 minutes, soit 772 fr. 50. Le mot télégraphique entre Paris et Buenos-Aires coûte 17 fr. 60. Or, on admet qu'en moyenne deux correspondants peuvent, en trois minutes, échanger un total d'environ 250 mots dans les deux sens. La transmission télégraphique de ces 250 mots, en une fois ou en deux fois, coûterait donc 4.400 francs.

Bien que la distance soit environ moitié plus grande que celle de Londres à New York, le tarif radiophonique français est fort inférieur à celui d'une conversation anglo-américaine, laquelle, pour 3 minutes, coûte 15 livres, soit 1.800 francs. Cette différence s'explique par l'économie vraiment considérable que comporte le système des ingénieurs français. Tandis, par exemple, que l'antenne de Rugby, poste d'émission anglais, se développe sur 2 kilomètres de longueur, l'antenne-récepteur d'émission de Sainte-Assise comprend deux nappes mesurant, entre les pylônes de soutien, 75 mètres de longueur sur 39 mètres de hauteur. L'antenne de réception est semblable, alors que l'antenne de récep-

tion du poste anglais comporte deux fils de 10 kilomètres. Enfin, l'énergie consommée par le poste de Sainte-Assise représente un total de 50 kilowatts dont 10 à 15 kilowatts dans l'antenne ; pour traverser l'Atlantique, le Post-Office dépense 120 kilowatts dans l'antenne.

Ces quelques chiffres me dispensent d'insister sur la valeur des ingénieurs français dont les procédés ont permis à la Compagnie de T. S. F. de réaliser, dans des conditions de prix inespérées, la plus puissante installation de téléphonie sans fil qui existe au monde.

Ce qu'il y a peut-être de plus surprenant, c'est la rapidité avec laquelle ingénieurs et savants français ont réussi à asservir, déjà dans une très large mesure, ces ondes courtes dont les caprices parurent à l'origine déconcertants. En signalant pour la première fois la portée imprévue de ces ondes (numéro du 27 décembre 1924), je faisais remarquer que l'emploi des ondes courtes permettrait de réaliser des économies considérables dans l'établissement des postes de T. S. F. et dans la dépense d'énergie ; par conséquent d'abaisser à des tarifs inespérés le prix des communications commerciales à longue distance. J'ajoutais : « Vraisemblablement on arriverait à obtenir, avec les ondes courtes un fonctionnement aussi régulier que celui des grandes ondes. » Il s'agissait alors simplement de télégraphie ; la radiophonie était à peine née. Les grands exploitants de T. S. F. me taxaient alors... d'utopie.

Or, cinq ans après cet article, j'en écris un autre pour célébrer la liaison radiotéléphonique par ondes de 15 et 25 mètres entre Paris et Buenos-Aires. Et l'administration française se préoccupe de réorganiser le poste de la Tour Eiffel « pour que ses concerts puissent atteindre nos colonies en émettant sur des ondes d'environ 30 mètres ». — F. HONORÉ.



Quelques personnalités : MM. Alvarez de Toledo, ambassadeur de la République Argentine, Jules Cambon, De Alvear, ex-président de la République Argentine, et Briand.



M. Fernando Ortiz Echagüe, directeur pour l'Europe de la Nacion de Buenos Aires, téléphonant à son journal quelques instants après M. Briand.



Mlle Germaine Laborde.
FRANCE.



Mlle Elisabeth Radzyn.
ALLEMAGNE.



Mlle Annie Haussel.
SUISSE.



Mlle Vileke Mogensem.
DANEMARK.



Mlle Pepita Samper.
ESPAGNE.



Mlle Luba Yotzowa
BULGARIE.



Mlle Clara Russel-Stritch.
IRLANDE.



Mlle Elisabeth Simon.
HONGRIE.

Cette semaine aura vu un jury d'artistes célèbres essayer de dire quelle est la plus belle femme d'Europe.

L'idéal de la beauté a varié avec les siècles. Les Egyptiens voyaient la femme à peine différente du jeune garçon, aussi large d'épaules, aussi mince de hanches. Les Romains adoptèrent la Vénus grecque, qui a le bassin développé et les membres arrondis. Nos cathédrales du moyen âge la sculptèrent longue et mince, spiritualisée sous un bliaut de mousseline transparente. La châtelaine des *Livres d'heures* est tout en longueur, avec son hennin pointu comme un paratonnerre qui va laisser échapper son fluide vital dans les cieux! La Renaissance la délivre de ce mysticisme maladif. Elle s'épanouit comme un dindon, elle fait le paon. Le dix-septième siècle accentue cette majesté. Le dix-huitième, au contraire, la veut légère sur ses talons Louis XV, cambrée, exagérant ses reliefs pour se différencier de l'homme à l'extrême! Puis, à nouveau, comme après le moyen âge, la Révolution et l'Empire la reposent solidement dans la nature, plantureuse, mameute, robuste. Le siècle dernier fut un siècle de tâtonnements bâtarde et maladroits pour revenir au type Louis XV, avec des commères que la Révolution et l'Empire avaient débridés. Enfin, aujourd'hui, nous revenons au type masculin des Egyptiens. Peu de seins, et pas de hanches; l'androgynie.

Mais tous les peuples ne sont pas encore de cet avis. Il existe en Europe une vingtaine de grandes nations bien distinctes. Peuvent-elles se mettre d'accord sur une Vénus unique?

C'est ce qu'on a tenté — pour la première fois — de faire cette semaine en conviant les grands artistes de ces nations à se réunir en jury de beauté et en leur présentant la plus jolie jeune fille de leur pays. être

LE CONCOURS DE « LA PLUS BELLE FEMME

DE L'EUROPE » : SEIZE DES CONCURRENTES

sur chacune d'elles à la fin de ce numéro (page 148).



Mlle Irène Levitsky.
RUSSIE.



Mlle Benny Dicks.
ANGLETERRE.



Mlle Lise Goldarbeiter.
AUTRICHE.



Mlle Derna Giovannini.
ITALIE.



Mlle Vladislava Kostak.
POLOGNE.



Mlle Mariaora Ganesco.
ROUMANIE.



Mlle Stanislava Matijevitch.
YOUGOSLAVIE.



Mlle Aspasia Karatza.
GRÈCE.

préalablement par un grand journal de chaque capitale. Deux ou trois nations seulement ont manqué à l'appel, empêchées ou retardées dans leurs élections par un accident imprévu, mais toutes les grandes y étaient, et les 17 beautés concurrentes représentaient la carte entière de l'Europe. Pour désigner la plus belle, à Paris, le jury, une constellation de célébrités, comptait également 17 artistes, un par nation.

La France était représentée par le peintre Albert Besnard, de l'Académie française; la Hollande, par le peintre Van Dongen; l'Espagne, par le peintre Beltran Massés; l'Angleterre, par le peintre William Ablett; l'Allemagne, par le peintre Otto von Wätjen; l'Autriche, par le critique d'art Ivan Stavnik; la Bulgarie, par le peintre Gueorguief; le Danemark, par M^{me} Gerda Wegener, peintre; la Grèce, par le peintre Galanis; la Hongrie, par le peintre Vertes; l'Italie, par le sculpteur La Monaca; la Pologne, par le comte Zamoyiski, sculpteur; la Roumanie, par le peintre Stoïnescu; la Serbie, par M. Oraovatz, sculpteur; la Russie, par M. Bilibine, peintre.

Chaque juré s'abstenait quand il s'agissait de noter la beauté de son propre pays. Les notes allaient de 1 à 10 (5 points pour la tête, 5 points pour le corps). L'addition des notes de chaque beauté concurrente donnait son total de points. Celle qui a obtenu le total le plus élevé a été déclarée la plus belle femme d'Europe.

Ce résultat, encore ignoré au moment où nous mettions sous presse, est maintenant connu. A l'aide de nos photographies, chacun peut maintenant approuver ou reviser le verdict rendu.

MAURICE DE WALEFFE.

Photographies G.-L. Manuel, Binder, Sartony, Reprograph studio, Ora Benda, Bragaglia, Carol Barasch, Angelo, Valken, Cayez, etc.



Plateau recouvrant les vestiges d'une fondation bouddhique, photographié au moment des premiers sondages.

LES NOUVELLES FOUILLES FRANÇAISES EN AFGHANISTAN

La révolution qu'il traverse a remis d'actualité l'Afghanistan. Mais ce pays n'offre pas seulement d'intérêt par ses vicissitudes politiques et le drame asiatique qui s'y joue ; c'est aussi un foyer de vestiges archéologiques dont L'Illustration a déjà eu l'occasion de parler assez longuement, dans son numéro du 29 novembre 1924, à propos des fouilles exécutées par la mission française que dirigeait alors M. Alfred Foucher, membre de l'Institut, avec la collaboration d'un éminent architecte que ses travaux antérieurs en Egypte avaient mis en valeur, M. André Godard. A la fin de 1925, M. Foucher étant parti pour le Japon, sa succession fut offerte par le gouvernement français à M. J. Barthou. Le contrat conclu avec le gouvernement afghan du roi Aman Oullah nous octroyait le monopole des fouilles dans tout le pays pour trois ans. A la vérité, à la suite de la première exploration qu'il avait faite des différents emplacements déjà sondés, M. Barthou avait pensé que sa mission aurait un caractère scientifique beaucoup plus qu'archéologique, mais il a été servi par ce qu'il appelle avec modestie la chance et qu'il convient sans doute de nommer le discernement et la science dont il a fait preuve en choisissant les terrains à fouiller. Au cours de deux campagnes, la mission française a récolté un prodigieux butin. La part qui lui revenait par contrat est actuellement exposée au musée Guimet où le président de la République a, voici quelques jours, inauguré les salles qui lui sont consacrées. Nous devons à l'obligeance de M. Barthou la communication des beaux documents

qui illustrent ces pages, ainsi que les éclaircissements que l'on va lire et qui leur servent de commentaire.

C'est à Hadda, à mi-chemin de la frontière des Indes, en Afghanistan, qu'ont été effectuées les nouvelles fouilles de la mission française, au cours des deux campagnes d'hiver qui viennent de s'écouler. Cette localité est située aux limites d'un élargissement de la vallée de Kaboul où débouche en s'étalant une rivière descendant de la montagne voisine. Ce pays dut être riche, mais l'abandon des canaux d'irrigation y a depuis somé la ruine. M. Barthou y avait repéré une cinquantaine de sites anciens, mais treize d'entre eux seulement ont pu être épuisés. Encore fallut-il multiplier les précautions et s'entourer d'une escorte importante pour contenir l'hostilité de la population excitée par les *moullahs* (prêtres musulmans), car il y a dans cette région des tombeaux vénérés que visitent de nombreux pèlerins. Il arriva que les chantiers furent pillés et dévastés, et les membres de la mission faillirent même être les victimes de deux tentatives criminelles d'empoisonnement. Lorsque les premiers vestiges eurent été mis à jour, le chef de la mission attira l'attention du gouvernement afghan sur la nécessité d'en assurer la conservation par un gardiennage ; mais, avant qu'aucune mesure de ce genre eût été prise, des vandales ignorants et cupides mirent tout à sac, démolissant les plus belles pièces pour récupérer ce qui pouvait présenter à leurs yeux quelque intérêt commercial. Aujourd'hui, il ne reste plus que des amas informes aux endroits où s'éle-

vaient les beaux édifices si péniblement dégagés et nettoyés. Heureusement, les objets les plus importants avaient été mis de côté et de nombreux relevés et dessins exécutés.

Les sites anciens ne sont plus marqués que par de petites collines de décombres et c'est leur nombre seul qui autorise un jugement sur l'importance des localités au large desquelles ils se répartissent. Ces localités sont d'ailleurs mentionnées par les pèlerins chinois qui, du quatrième au septième siècle, traversèrent l'Afgha-



Fragment d'un haut relief représentant un épisode de la vie de Bouddha.

La main, encore couverte de glaise, et une partie du buste d'un ouvrier, visibles à la partie supérieure de la photographie, donnent l'échelle de ce groupe sculpté



Une cellule avec son stoupa central et des Bouddhas en marche adossés au mur des fondations montrant les belles draperies avec leur chute classique.

nistan actuel, en venant du nord, et nous ont laissé de précieuses relations de leurs voyages. Certains termes géographiques peuvent être aisément identifiés. Hadda, par exemple, était au sud du Ningarahara, nom qui désigne toujours, avec une légère déformation, le district de Djelalabad. Les grottes, ainsi que de véritables salles hypogées, se trouvent en très grand nombre tout le long du plateau qui s'étend au delà du village. Il y avait donc là un champ important d'exploration, et MM. Foucher et Godard y avaient entrepris eux-mêmes les premiers sondages. Les résultats obtenus par eux laissaient entrevoir la possibilité de nouvelles fouilles fructueuses, mais toutes les espérances ont été dépassées.

Dans l'ensemble, la mission française n'a pas trouvé moins de 6.000 statues ou statuettes et exhumé 500 de ces édifices très particuliers qui portent le nom de *stoupas* et étaient, pour les plus grands d'entre eux tout au moins, le centre d'une formation bouddhique.

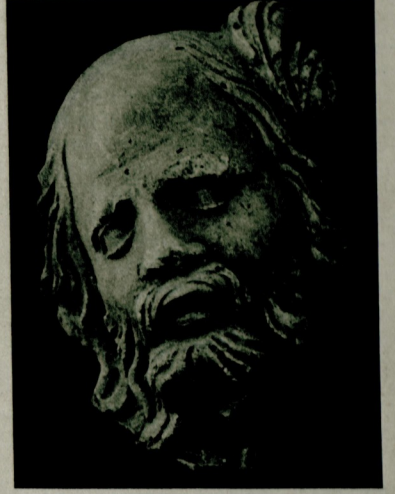
Un *stoupa* est un édifice en maçonnerie pleine, à plusieurs étages, dépassant parfois la hauteur de vingt mètres et destiné en principe à protéger des reliques de Bouddha placées en son centre. Son dessin architectural est des plus simples, mais les détails de



Jeune barbare scythe, avec bonnet phrygien destiné à coiffer un haut chignon.



Tête du premier siècle av. J.-C., représentant soit un génie, soit une divinité.



Ascète du troisième siècle, de type scythe.



Allée de stoupas d'une fondation bouddhique; au premier plan, à droite, le stoupa aux Atlantes rappelant le temple de Dionysos, à Athènes.

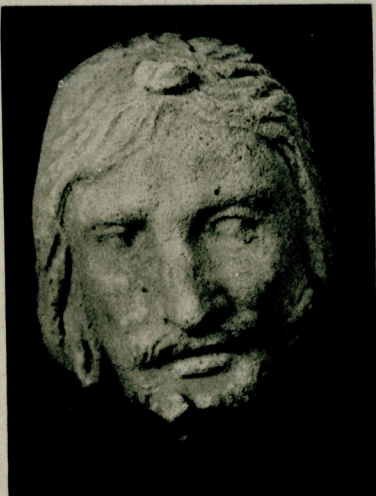
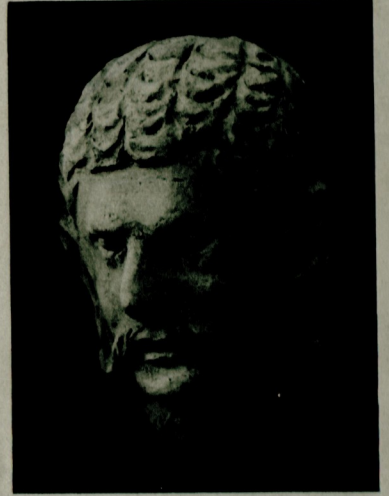


Figure du quatrième siècle, dont le caractère se retrouve dans certaines sculptures médiévales de Reims.



Tête grandeur naturelle (troisième siècle), rappelant l'art de Guido Mazzoni.



Tête de barbare, vraisemblablement un Gaulois.

LES FOUILLES FRANÇAISES DE HADDA, EN AFGHANISTAN

Photographies de la mission J. Barthoux.



Divinité jetant des fleurs sur Bouddha.
(Type apollonien du premier siècle av. J.-C.)



« Démon » vêtu d'une fourrure, s'avançant vers le Bouddha pour l'implorer.
(Fragment d'une scène de tentation.)



Tranchées de fouilles et dégagement d'un stoupa.
LES FOUILLES FRANÇAISES DE HADDA, EN AFGHANISTAN
Photographies de la mission J. Barthoux.

l'ornementation se compliquent et confinent souvent à la confusion. La base, servant de socle, est constituée par un massif carré bordé d'une plinthe et couronné d'une plate-forme débordant en gouttière au-dessus d'une corniche. Sur elle repose, en retrait, de manière à constituer un déambulatoire, un massif cylindrique couronné d'un dôme. Une corniche et une autre plate-forme séparent ces deux éléments. Pour adoucir la sécheresse des lignes du dôme, un mât lui fait suite, embrochant une série d'ornements en chamignon, disposés par tailles décroissantes de la base au sommet. (Bien que cette disposition n'ait jamais été constatée effectivement, elle nous est révélée par des images et des bas-reliefs.) Les ornements consistent en pilastres régulièrement espacés et terminés par des chapiteaux ayant des affinités corinthiennes. Des saillies en plein-cintre, trilobées et trapézoïdes, peuvent s'y arc-bouter, et dans les intervalles ainsi délimités se trouvent soit des statues de Bouddha, soit des haut-reliefs ou des bas-reliefs reproduisant des scènes de la vie du dieu. C'est de là que proviennent la plupart des belles figurines recueillies.

Le stoupa est orienté sur les quatre points cardinaux. Il est toujours édifié sur une éminence, de façon à dominer une grande étendue de pays. Un grand stoupa élevé en sanctuaire est isolé par une épaisse enceinte dont la disposition générale, avec ses tours d'angle, semble inspirée des anciennes forteresses grecques ou romaines. Le long de la lice, s'élevaient des files de petits stoupas exécutés à l'image du grand, avec quelques variations et très certainement l'idée directrice d'obtenir une ligne fuyante, un effilement. Ces petits stoupas sont orientés parallèlement aux parois du stoupa principal et placés sur deux rangs. Leurs dimensions sont variables : de 1 mètre à 2 m. 60 de côté et d'une hauteur un peu supérieure, très rarement de 4 ou 5 mètres. Leur destination était funéraire, ce qui laissait aux constructeurs plus de fantaisie : par exemple, les Bouddhas ornementsaux sont parfois remplacés par des Atlantes accroupis qui séparent des éléphants, ou par des files d'Amours portant une énorme guirlande de feuillage. A l'intérieur, pour les rares d'entre eux que l'on a ouverts, on a trouvé des vases cinéraires avec des restes d'ossements, des monnaies ou des fragments de papyrus. Quelques-uns avaient un escalier en miniature.

En suivant l'enceinte, on découvre, ménagées dans le mur, de profondes embrasures servant de chapelles. Au fond de celles-ci se dressait un trône drapé supportant un Bouddha en méditation. A ses côtés, des statues de personnages : divinités, génies, donateurs, zélateurs, de tailles variées, mais d'une exécution parfaite. Parfois le trône était remplacé par un Bouddha en marche et, des murs, émergeaient des divinités. C'est ainsi que se présentait l'une d'elles, beau type apollonien rappelant certaines figures d'Alexandre et tenant dans sa toge retroussée des fleurs que, de sa main libre, il lançait à Bouddha.

A ces chapelles se substituent par places des cellules carrées au centre desquelles s'élève un petit stoupa. Aux murs sont adossés des Bouddhas en marche, le plus souvent de grandeur naturelle ou presque. Ils sont isolés, mais peuvent être rapprochés au point de se toucher et de constituer un véritable revêtement. D'après l'énormité de quelques fragments — têtes, pieds gigantesques — on se rend compte que ces personnages en file avaient parfois une hauteur voisine de dix mètres. Quand l'espace commençait à manquer, les statues, au lieu d'être confinées dans les cellules, étaient adossées aux endroits libres de l'enceinte, aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur. Comme tout cela



Bodhisatva (mutilé) à côté de sa femme endormie, recevant son bonnet des mains de son écuyer (haut-relief ornant un dôme de stoupa et représentant les préparatifs du grand départ).

était coloré ou doré, on peut juger de l'effet produit par cet ensemble de statues et de stoupas sous le ciel lumineux du nord des Indes. Mais il ne subsiste plus maintenant, de ces pièces monumentales, que la partie inférieure des draperies tombant en plus bien ordonnés sur les jambes. Encore leur fragilité est-elle extrême et le stuc dans lequel elles furent modelées constitue une couche si mince, si peu adhérente au substratum de terre sur lequel il est posé qu'à la moindre exposition à l'air tout s'effrite et tombe en menus morceaux.

Un monastère construit sur le même modèle faisait suite à l'enceinte. L'atrium était vide et les habitations adossées au mur. Dans ces petites cellules simples, sans ornements, devaient s'entasser les moines, fort nombreux pour chaque communauté. Il est vrai que des constructions adjacentes sont visibles et l'on trouve aussi, à distance, d'autres stoupas isolés qui étaient comme des dépendances du monastère central. Plusieurs d'entre eux se sont même révélés comme particulièrement riches en figurines curieuses.

Le caractère hellénistique des fragments retrouvés atteste une indépendance absolue de l'influence indienne. Mais la technique est si sûre, l'adaptation aux édifices si parfaite qu'on ne peut songer ni à une création indigène, nécessairement maladroite, ni à une importation d'Alexandrie ou de Rome. Il faut donc admettre l'introduction dans le pays d'artistes grecs, dont Hadda fut le centre. Comment s'y renouvelèrent-ils ? Y firent-ils école ? En tout cas, aucune des pièces en notre possession ne saurait être imputée à la main hésitante d'un élève. Des dessins exécutés au pinceau révèlent non moins indiscutablement la maîtrise des artistes. D'un autre point de vue, il y a là une mine de documents précieux pour l'ethnographie ancienne, car ils nous offrent des physiognomies de Barbares, Scythes et autres, et des indications précises sur les vêtements, les coiffures, les parures, etc.

Quant à savoir à quelle date ces colonies d'artistes grecs furent introduites en Afghanistan, la question reste obscure. Furent-elles appelées par les roitelets séleucides qui, pour mieux gouverner, s'étaient, selon la coutume, convertis au bouddhisme ? Mais certains

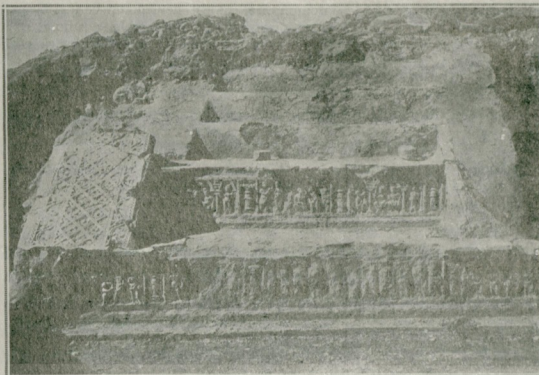
détails d'ornementation sont nettement postérieurs aux Séleucides, qui se partagèrent le royaume d'Alexandre, et incitent à fixer une époque postérieure au milieu du troisième siècle de notre ère. Cela ne laisse pas d'être assez troublant, car c'est précisément alors que la ruine des grandes routes maritimes ralentit les rapports entre le monde hellénique et l'Extrême-Orient. Alexandrie n'eut de relations avec les Indes que depuis les Lagides jusqu'à Dioclétien. C'est sous le règne de Trajan, contemporain du grand empereur indien Kanichka, que ces relations atteignent leur apogée. Cette époque fournit des artistes au Kapisa, région s'étendant au nord de Kaboul. On est toutefois encore loin du milieu du troisième siècle, de sorte qu'en ce qui concerne Hadda le problème reste encore à résoudre. Mais ce qui paraît certain, c'est que les relations de la Méditerranée et de l'Asie centrale ne



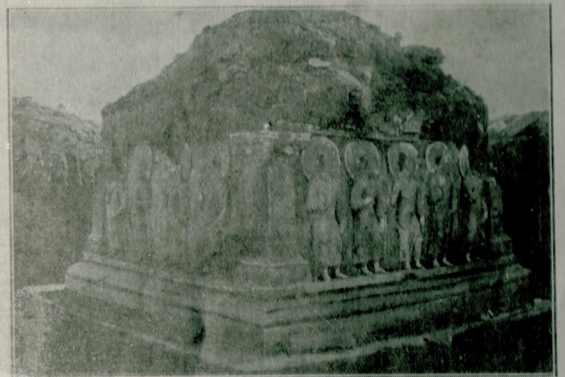
Génies, détachés d'une scène de la vie de Bouddha, symbolisant la vanité et le néant de tout.

purent être continuées que par terre au moment où florissait le bouddhisme dans cette localité.

Une autre difficulté est de préciser la date à laquelle remonte la destruction de ces établissements bouddhiques. Nulle part on ne constate de traces d'incendie volontaire et, comme tout était encore debout au début du septième siècle, on est autorisé à supposer que ces sites ont été abandonnés progressivement avec l'invasion de l'Islam. Les infiltrations d'eau, les remous du vent ou même les tremblements de terre très fréquents le long de l'Hindou-Kouch ont mutilé les statues dont la matière était très fragile. Mais, par bonne fortune, au fond des cellules ou entre des stoupas, s'était déposée une couche épaisse de poussières amenées par les vents ou provenant de l'effondrement des toitures en terre battue. Cette couche a joué un rôle protecteur. Grâce à elle, les délicates figurines ont bravé l'œuvre destructrice des siècles et certaines d'entre elles sont dans un tel état de fraîcheur qu'on les croirait exécutées d'hier.



Escalier du troisième siècle, à contre-marches sculptées représentant diverses scènes dont une baehique. Photographies J. Barikou.



Stoupa, également du troisième siècle, orné de Bouddhas et de Bodhisatvas adossés à chaque face de l'édifice.



A la pointe du Raz : les roches et les courants du raz de Sein et le phare de la Vieille.

Phot. E. Carnec.

SAUVONS LA POINTE DU RAZ

Nous avons signalé ici même le danger que certaines municipalités bretonnes font courir aux monuments dont elles devraient être les gardiennes vigilantes. Aujourd'hui, nous voulons faire entendre un appel de détresse en faveur d'un des plus grandioses sites de France : la pointe du Raz.

Il y a longtemps que la pointe du Raz a été découverte par les artistes. Le peintre Jules Breton, il y a un demi-siècle, y a planté le fer de son parasol blanc, de Hérédia son bâton de pèlerin de la mer. Coppée y promena son oeil plus accoutumé à observer le gavoche parisien. Sarah Bernhardt considéra longtemps la pointe du Raz comme un site à elle, avant qu'elle n'eût acheté le fort désaffecté de Belle-Ile.

Elle y venait tous les ans, m'a raconté un vieux guide surnommé l'Amiral. Elle aimait à côtoyer ces fjords creusés à 70 mètres de profondeur, au pied desquels s'agit perpétuellement une mer aux tons glauques. Elle demanda aux marins de la côte, qu'elle traitait familièrement, de la descendre au fond du gouffre appelé l'« Enfer de Plogoff ». Personne ne voulut consentir au désir de la grande tragédienne. Elle se faisait promener dans une barque au pied des hautes falaises, et, armée d'un fusil, elle tirait les mouettes du littoral. Un jour, elle orna sa voiture de ces blancs trophées. Sur son passage, c'étaient des vivats sans fin poussés par les femmes et les enfants qui avaient eu le privilège de l'entendre chanter dans la maison du sémaphore où on l'accueillait en amie...

Ce ne sont pas seulement ces souvenirs littéraires qui font de la pointe du Raz comme un lieu sacré. La pointe du Raz, c'est un chaos de rocs chevauchant l'océan débridé. Quand on a quitté la plate-forme qui est comme le vestibule de la Pointe avancée et quand on s'est engagé, sous la conduite d'un guide, dans l'étroit sentier qui mène à l'extrémité du promontoire, on se sent comme étourdi et rapetissé... Les arches succèdent aux arches, trouant la falaise de part

en part. Dans les noires murailles s'ouvrent les fissures encore plus noires où personne n'a osé s'aventurer... Pendant les tempêtes, comme celles qui ont sévi l'autonne dernier, le sol frémit et la vague déferle furieusement : on dirait que cet édifice de pierre, en équilibre sur sa base, va tout à coup s'écrouler et vous emporter aux abîmes. On y est moins bien en sûreté que dans le phare de l'Ar-Men, qui, là-bas, en plein tourbillon, dans sa ceinture de récifs, dresse sa tour grise où veille le « Gardien du feu ».

Au large, on voit couler le courant de la pointe du Raz qui a la puissance tourmenteuse d'un grand fleuve. Pendant six heures, il coule du sud à l'ouest, c'est le flux; pendant six heures, il coule de l'est à l'ouest, c'est le reflux. Ce sont, m'explique mon guide, les eaux de la Manche qui se déversent dans l'océan et les eaux de l'océan qui se déversent dans la Manche. Scientifique ou non, cette explication est curieuse. Elle indique assez l'inquiétude que cette côte inspire encore aujourd'hui aux pêcheurs pour qui ces lieux sont cependant familiers. « Nul n'a passé le Raz, sans mal ou sans frayeur », dit un dicton populaire.

C'est sur cette côte, s'il faut en croire l'historien Cambry, qui la visita il y a plus d'un siècle, que les ancêtres des modernes « Capistes » faisaient échouer les navires en allumant des feux, pour les dépouiller de leur cargaison.

Telle est, en résumé, l'histoire de cette pointe du Raz que le progrès a singulièrement transformée et est en train de détruire...

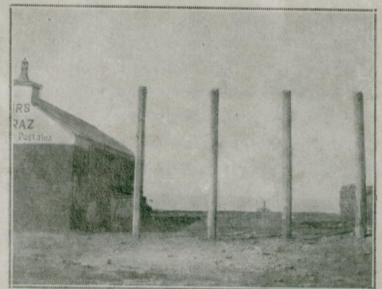
Des milliers de touristes parcourent, chaque été, la plate-forme qui sert de boulevard à la pointe extrême et défilent le long des étroits sentiers qui serpentent en lacets autour de l'échine rocheuse... *Finis Terræ*. Il en résulte pour le sol feutré d'herbes courtes et pour le rocher lui-même une usure visible et sans beauté. Mais cette fâcheuse lèpre, dont l'artiste seul a le droit de se plaindre, ne serait rien si le site lui-même, dans sa grandeur sauvage, demeurait inchangé.

Pour qui a eu le privilège de parcourir cette côte désertique il y a vingt-cinq ans, quels changements dans ce pays cimmérien ! Le paysage avait alors l'aspect fruste de ces terres inconnues où la moindre mesure s'accorde harmonieusement à l'étrange décor. Tout était dans la note, à l'exception du sémaphore qui élevait au-dessus des terres incoltes ses grands bras d'araignée du désert. Mais depuis ! Que s'est-il donc passé ? L'hôtellerie a conquis la Pointe. Un premier hôtel a été construit par un industriel d'Audierne, qui avait découvert qu'il y avait, dans l'exploitation de ce site admirable, une fortune à gagner. Des concurrents

n'ont pas tardé à disputer, à ce premier conquistador de la Pointe, une terre pauvre et nue, mais, en un autre sens, prodigieusement féconde. Et nous avons vu s'installer sur le roc jusqu'à cinq hôtels. Pourtant nul des amateurs de sites ne poussait encore de cri d'alarme. Mais voilà que MM. les hôteliers, mis en appétit par le succès, ont compris qu'il y avait mieux à faire et plus à gagner. L'hôtel modeste et, somme toute, utile à quelques-uns devait faire place au palace. Et puis un traiteur psychologue sait bien que l'homme et peut-être encore plus la femme aiment à assaisonner le plaisir d'un bon dîner du piment d'un peu de danger. Le champagne et la vue des profondeurs produisent sur le cerveau le même effet : l'un et l'autre font tourner les têtes !

Quel succès pour un hôtel qui aurait le suprême avantage d'avoir une salle à manger suspendue entre le ciel et la mer, au-dessus des abîmes ! Et nos hôteliers enthousiasmés ont acheté la pointe du Raz jusqu'à la mer, dans le but d'y construire deux salles à manger. Ce projet, que l'administration des domaines a laissé, en partie du moins, se réaliser, a soulevé des tempêtes dans les milieux touristiques et artistiques de Quimper. Un journaliste de la *Dépêche de Brest*, qui est aussi poète, M. Tual, plusieurs romanciers bretons ont pris leur meilleure plume pour défendre le patrimoine que leurs ancêtres leur avaient laissé intact. Ils ont provoqué la réunion des syndicats d'initiative. Le Touring Club de France s'est ému et a saisi M. le préfet du Finistère. Celui-ci a réuni aussitôt la commission des sites et monuments. Les deux hôteliers en cause ont été convoqués et invités à s'expliquer. Mais, pour l'heure, d'après les derniers renseignements reçus de Quimper, chacun des intéressés reste sur ses positions et l'accord ne semble pas parfait entre les deux commerçants rivaux. L'un veut bien abandonner ses droits sur la Pointe, mais c'est à la condition que l'autre les abandonne également, et ce dernier n'y consent que sous réserve et au cas où l'Etat lui donnerait de sérieuses compensations pécuniaires. L'affaire en est là, mais, en admettant même que les usagers de la pointe du Raz, en l'espèce le public artiste, reçoit satisfaction par le classement de cet incomparable site, il resterait encore à défendre d'autres points de cette côte unique que les paysans du littoral détruisent peu à peu en utilisant, par exemple, des blocs erratiques pour construire des kilomètres de murs en pierre sèche.

En ce qui concerne la pointe du Raz, dont nous nous occupons spécialement, il serait à souhaiter que l'Etat



La menace d'un tourniquet planté devant les sauvages beautés de la pointe du Raz : les premiers poteaux en ciment armé.

souverain déclarât domaine public ce magnifique promontoire. Celui-ci devient un véritable caravansérail. Il ne s'agit plus d'empêcher le « sabotage », il existe de fait. On a commencé à construire çà et là, sur le plateau dominant la haute mer, de petites constructions du plus détestable effet dont nos photographes ne donnent qu'une faible idée. Elles servent à exhiber un nombre considérable de bibelots soi-disant bretons où, sur des comptoirs en plein vent, s'étalent couverts en filet brodé, chemins de table, cartes postales, faïenceries bretonnes ou simili, bois sculptés, etc. Ces baraques sont bâties sur des terrains privés et déjà s'élèvent des poteaux en ciment armé et des pieux de fer qui vont servir, si l'on n'y met ordre, à enchaîner tout le charme de la pointe du Raz, comme Prométhée sur son rocher. Il faudra payer un droit élevé pour aller voir le troupeau des bêtes de pierre qui la peuplent, les abîmes qu'elle recèle, les remous de ses fjords, les perspectives de ses horizons sublimes, semés d'écueils, tout ce qui fait enfin l'intérêt sacré de ce lieu où régnait la légende et dont on est en train de chasser brutalement le mystère, de détruire l'attrait et d'avilir la grandeur en débitant contre espèces sonnantes les secrètes beautés de la mer et du rocher...

RENÉ VILLARD.



Les constructions parasitaires (baraqués, pompe à essence, poteaux, etc.), qui défigurent la pointe du Raz.

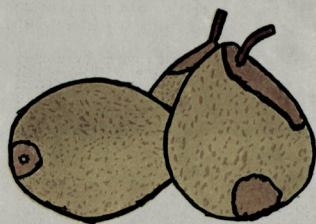
M^{lle} M. HATTIER, 10 ans. Ecole primaire d'Ormy (Yonne). — *Geranium-tierre.*

L'ÉVEIL RÉGIONAL

UN " SALON " DES MOINS DE QUINZE ANS

organisé par M. GEORGES MOREAU,
membre du Conseil supérieur des Beaux-Arts

Le Salon des moins de quinze ans, voilà une nouveauté qui va bientôt devenir une tradition, puisque, depuis 1926, le « Foyer Enfance et Jeunesse »,

Poirs. — (8 ans premiers essais).
Ecole de Laroche-Saint-Cydoine.

à un jury qui réunit des noms connus dans le monde des arts et de l'enseignement, parmi lesquels nous trouvons M^{me} A. Besnard, MM. Frantz-Jourdain, Couyba, directeur de l'Ecole nationale des arts décoratifs, Riotor, secrétaire général de l'Art à l'école, et les inspecteurs de l'enseignement du dessin MM. Quénioux, Simons et Bruneau — la tâche difficile de les départager. Ce que nous voulons exposer, mettre sous vos yeux, c'est ce que M. Georges Moreau a appelé « le miracle des petits primitifs », ce sont les résultats surprenants d'une méthode qui consiste à n'en pas avoir, puisqu'elle exige que l'enfant soit laissé absolument libre dans le choix de son modèle et dans l'exécution de son décor, d'une méthode qui fait du professeur non plus un critique, mais un animateur.

Les règles imposées à l'enfant amoindrissent sa personnalité, étouffent son imagination. Quelques éducateurs ont compris cette vérité première. Ils ont laissé en toute liberté s'épanouir son génie créateur, s'exalter sa sensibilité, s'efforçant de lui suggérer des idées, de lui donner des conseils pratiques, mais sans jamais substituer leur personnalité à celle de l'enfant.

Et... quand les cartons du Foyer Enfance et Jeunesse s'entrouvrent, les cartons où sont rangées les œuvres des « petits primitifs de l'Yonne » et les paysages de l'école de Troyes (Aube), c'est bien le mot « miraculeux » qui nous vient aux lèvres.

**

« C'est par un funeste préjugé qu'on conseille d'étudier les maîtres afin d'apprendre d'eux le métier, le secret de l'art. En art, il n'y a pas de métier, sorte de domaine commun accessible à tous... La seule chose qu'on puisse prendre des maîtres, c'est leur naïveté, leur humilité devant la nature... »

(1) Foyer Enfance et Jeunesse, 77, rue Denfert-Rochereau, Paris XIV^e, l'après-midi, excepté le dimanche.

Si Puvis de Chavannes a lancé cette boutade hardie, c'est qu'il avait profondément senti quel danger court l'artiste qui ne se contente que d'apprendre un métier : devenir « un élève », seulement un élève. Sans doute, l'artiste vrai qui possède une personnalité puissante se dégagera facilement de l'emprise, mais celui qui manque de hardiesse ne refoulera-t-il pas, n'étouffera-t-il pas à jamais la sensibilité délicate qu'il sent vibrer en lui? Du métier, oui, c'est indispensable, mais avant tout de la sincérité.

L'œuvre des petits primitifs de l'Yonne illustre le principe de Puvis de Chavannes. Les yeux gardent longtemps l'éblouissement ressenti devant tant de gaieté sereine, de hardiesse ingénue, de couleurs franches, vives, audacieusement mais toujours harmonieusement opposées. Et l'on n'oublie pas, non plus, l'immense inscription que M. Georges Moreau a placée là, pour condamner les anciennes et stériles méthodes et pour frapper les éducateurs : « La leçon de la nature. » C'est, en effet, au sein de la nature, dans un petit village bourguignon, qu'a fleuri « l'art primitif », loin de toutes les modes, de tous les préjugés...

GERMAINE RAMEAU, 14 ans. Saint-Moré (Yonne). — *Interprétation d'un tronc et branches de pin.*



Ecole primaire d'Ormy (Yonne), 10 ans. — Mûres.

Pour la centième fois, M. Georges Moreau subit la fusillade serrée d'un interrogatoire, entrecoupé d'exclamations de doute. Le visiteur est séduit. Cependant, il reste un peu sceptique, tant la révélation de cet art spontané, exubérant de vie, bouleverse toutes ses conceptions. Mais M. Georges Moreau a l'âme d'un apôtre lorsqu'il s'agit d'art et d'éducation. Il renouvelle ses explications, les précise, rendant *quae sunt Caesaris Caesaris*. Écoutons-le :

« Les enfants qui exposent ici ont moins de quinze ans, la plupart moins de treize ans, puisque ce sont des enfants qui fréquentent les écoles primaires. Ce mouvement a pris naissance à Saint-Moré, dans l'Yonne, très simplement. M^{lle} Guinepiéd, artiste professionnelle, une « artisane », avait installé un atelier de broderie dans ce village. Elle constata un jour qu'une petite fille (Germaine Rameau) s'amusa à peindre, sans leçons ni maître, avec de mauvaises couleurs, des motifs où se manifestaient un goût délicat et de la fantaisie. M^{lle} Guinepiéd, dont il faut louer la clairvoyance et l'intelligente activité, fit venir l'enfant chez elle, lui fournit du papier en grand format, du fusain, des couleurs et des pinceaux et la pria de dessiner en toute liberté. Sans hésitation la fillette se livra à sa propre inspiration et lui fournit des décors pleins d'originalité et de grâce naïve. L'artiste continua à faire dessiner cette fillette que, depuis, elle emploie dans son atelier, et les résultats dépassèrent toutes ses espérances.

» M^{lle} Guinepiéd, qui s'intéresse vivement aux enfants, se demanda si ces dispositions étaient exceptionnelles et voulut s'en assurer en voyant à l'œuvre d'autres enfants. Elle les fit venir le jeudi à son atelier et les encouragea à dessiner. Tous donnèrent des décors originaux, d'une hardiesse étonnante.

» L'institutrice de Saint-Moré, M^{lle} Chambriard, vint visiter l'atelier et s'inspira de la méthode de M^{lle} Guinepiéd pour faire dessiner ses élèves de l'école primaire où elle organisa des cours de dessin « libre », c'est-à-dire sans contrainte imposée à l'enfant, ni pour le choix du modèle, ni pour le format du papier qui est toujours très grand. L'école n'a pas d'argent pour se procurer le matériel nécessaire ? Qu'importe ! On emploiera l'envers de vieux rouleaux de papiers peints, les couleurs en poudre du peintre en bâtiment délayées dans de l'eau gommée et de gros pinceaux. Avec ce matériel rudimentaire, les fillettes traçent des décors merveilleux.

» Quittant Saint-Moré, M^{lle} Chambriard continua à Ormy — un autre petit village de l'Yonne — l'application de la méthode. À l'heure du dessin, elle lâche ses fillettes dans le jardin. Là, en pleine nature, elles prennent des croquis rapides, elles cueillent une fleur. Au retour, dans la classe grise, les pinceaux se mettent à l'œuvre. Avec une fantaisie surprenante, ces fillettes traduisent leurs impressions. L'image lumineuse, la mémoire l'a fidèlement gardée, mais l'imagination va l'enrichir de coloris audacieux, le bouquet va se disposer harmonieusement et composer un décor. Plus de copie servile, banale et plate d'un modèle imposé, mais la traduction, large et hardie, d'une impression très vive, d'une émotion très fraîche qui se retrouvent dans toutes les compositions des enfants. »

M. Moreau se tait un instant, puis, présentant l'objection qui va naître, reprend avec un sourire malicieux :

« Évidemment, on peut dire que M^{lle} Guinepiéd et M^{lle} Chambriard sont des animatrices remarquables et que les résultats dépendent surtout de leur intelligente influence. Cette objection, je l'ai formulée au début, dès les premiers essais.

» Avec le bienveillant appui de MM. Rosset, directeur de l'enseignement primaire, et Quénioux, inspecteur général de l'enseignement du dessin, qui s'intéressent très vivement à ce mouvement nouveau, j'ai demandé à quelques-uns de mes amis de l'enseignement primaire de bien vouloir faire les mêmes essais. M^{lle} Havoué, à Villiers-Saint-Benoît (Yonne), M. Dumont, à Troyes (Aube), M. Habert, à Laroche-Saint-Cydroine puis à Avallon (Yonne), ont appliqué la méthode « libre » et ont fait exécuter à leurs élèves des dessins à grande échelle. Mêmes principes, mêmes résultats ! Lorsqu'on avait affaire à des garçons, les sujets d'inspiration ont varié. Voilà tout.

» Les élèves de M. Dumont, à Troyes, ont apporté à l'exposition une série de « paysages champenois » où l'on retrouve le visage de leur pays : l'horizon lointain et mélancolique de la plaine, la forme des clochers, la physionomie des maisons, les clairs ruisseaux. Et cependant, la plupart de ces paysages sont inventés, dessinés de mémoire ou d'imagination. Quoi d'étonnant ? Le dessin libre est un excellent élément de culture générale. En dessinant, l'enfant précise sa pensée et développe ses facultés imaginatives.

» L'exposition groupe les productions de ces différents « centres », il est facile de comparer les résultats, tous intéressants. »

*
**

La conclusion de tout ceci ?... Qu'on se rassure, il ne s'agit pas de faire de ces enfants des « artistes » dans le sens qu'on donne à ce mot de la place Constantin-Pecqueur au café de la Rotonde. La carrière (puisque carrière il y a) est déjà assez encombrée pour qu'on ne songe pas à y ajouter de nouvelles recrues !... M. Georges Moreau voit surtout les résultats féconds de cette méthode au point de vue éducatif. Son opinion à ce sujet est très nette. La méthode actuelle, qui consiste à copier servilement un modèle, a fait faillite. Dès longtemps, M. Moreau avait pressenti la faiblesse de cet enseignement qui confond la science avec l'art, puisque, en 1904, devant l'indigence de l'exposition française au congrès pédagogique international de Berne, il écrivait dans la *Revue universelle* : « Le caractéris-

M. JEAN FROMONT,
11 ans.
Laroche-
Saint-Cydroine.
Chardon.M^{lle} GERMAINE RAMEAU, 14 ans. Saint-Moré (Yonne). — Les Hortensias.



M^{lle} DENISE ROBERT, 14 ans. Externat Jeanne-d'Arc, à Meudon (Seine-et-Oise). — *Décor de papier peim.*



M. P. TENIN, 12 ans. Ecole de Laroche-Saint-Cydroine (Yonne). — *Escargots et volubilis.*



M^{lle} GERMAINE RAMEAU, 13 ans. Saint-Moré (Yonne). — *Chrysanthèmes.*



M^{lle} L. BASSIER, 13 ans. Ecole d'Ormoy. — *La Couronne impériale.*



M^{lle} R. GILLONNIER, 12 ans. Ecole d'Ormoy. — *Les Mûres.*

M^{lle} GERMAINE RAMEAU, 13 ans. Saint-Moré (Yonne).

tique de la méthode naturelle est de mettre quotidiennement en jeu les facultés de l'enfant, de diriger son activité sur les objets et les êtres de son entourage et de lui faire remarquer plus spécialement ceux qu'il convient d'observer.

» Le dessin, considéré comme un langage, est associé à tous les exercices scolaires et devient d'un usage constant au même titre que la parole et l'écriture, qu'il supplée quand ces deux moyens d'expression sont impuissants à remplir leur rôle.

» Bref, par la méthode naturelle, dont on doit souhaiter la rapide diffusion, au lieu d'astreindre l'enfant à des exercices abstraits et rebutants (tracés rectilignes, circonférences, solides géométriques, etc.), on le met d'emblée en contact avec le monde extérieur, avec la vie.

» Au lieu de procéder de l'abstrait au concret, du signe à la chose signifiée, on part des choses, des êtres simples, inertes ou animés, et l'enfant découvre, puis trace avec joie les linéaments souples et vivants qui les expriment.

» Et de même qu'il a appris à parler en parlant, il apprend à dessiner en dessinant. »

On ne peut mieux exprimer les principes essentiels de la méthode libre, ou naturelle, et je suis sûre qu'aujourd'hui M. Moreau n'y changerait pas un seul mot.

**

Au point de vue éducatif, cette méthode de dessin libre donne donc des résultats indiscutables. Mais l'intérêt d'une telle manifestation dépasse le cadre de l'école.

L'enfant qui, peu à peu, s'est habitué à interpréter les formes de la nature, à dégager la forme essentielle, la ligne caractéristique et harmonieuse, en un mot, l'enfant qui sait créer une œuvre personnelle apprendra ce que c'est qu'une œuvre d'art et par quoi elle vaut. Il saura que ce n'est pas la copie la plus exacte qui fait le plus beau décor et, d'instinct, il reconnaîtra la sensibilité sœur de la sienne, la sincérité spontanée, ou bien l'équilibre harmonieux qui nous émeuvent dans l'œuvre d'un artiste.

Cette éducation du goût se fait plus vite qu'on ne pourrait le croire. Les éducateurs ont constaté que, dans certains foyers, les mauvaises « chromos » avaient disparu, faisant place aux joyeuses compositions des enfants. « Le gamin ne voulait plus voir ces gravures, a dit une mère. Il a apporté ces deux dessins pour les remplacer. C'est, ma foi, vrai que c'est plus beau. » L'orgueil maternel aidant, que de miracles à accomplir dans cette voie !

**

La qualité dominante de ces compositions d'enfants est la richesse d'imagination. Quelle variété, quelle fécondité d'invention ! Cela vous confond. L'enfant qu'on encourage peu à peu s'enhardit et ose exprimer toutes les fantaisies de son esprit neuf et facilement impressionnable. Des décors nouveaux, inattendus, d'un modernisme aigu, naissent de ces agiles pinceaux. Il est impossible, quand on voit ces grands panneaux décoratifs, de ne pas songer aux

« kakémonos » des Japonais. L'enfant procède du reste comme les artistes japonais : à peine ou pas d'esquisse au fusain, le travail au pinceau commence tout de suite par un coin du papier où tous les détails sont placés, avant de continuer de feuille en feuille, de fleur en fleur, sans avoir l'air de prendre souci de ce que deviendra l'ensemble. Pas d'hésitation. L'enfant « voit » son décor avant de le peindre.

On comprendra aisément tout le parti que peut tirer l'art décoratif de ces dons, trop rares chez les professionnels. Il y a là, évidemment, une source d'inspiration précieuse et par sa variété infinie et par son originalité particulière. Il s'agirait de savoir en user, sans la déformer. Les motifs d'ornementation jaillis spontanément de l'esprit créateur d'un enfant pourraient être adaptés par un technicien aux besoins de l'industrie. Mais en aucun cas il ne faudrait astreindre l'enfant aux règles sévères de cette technique. Asservi, amoindri, il ne retrouverait plus sa fraîcheur et sa grâce sensible.

**

Cet art villageois a déjà trouvé son application pratique. A Saint-Moré, à Ormoy, les fillettes exécutent d'après leurs dessins des interprétations en broderie. L'exposition de M. Georges Moreau en présente quelques-unes en regard des modèles. Rien ne se prête mieux à l'interprétation en broderie que ces décors largement traités et adroitement stylisés. On souhaiterait seulement une matière un peu plus riche, qui donnât à ces belles choses toute leur valeur. Un splendide store orné d'un yucca — jaune d'or sur fond blanc — a déjà trouvé de nombreux amateurs. L'idée fera son chemin et sera, sans aucun doute, couronnée de réussite. Dans les différentes régions de France, nous verrons se former, sous l'impulsion d'animatrices intelligentes, des ateliers de village, véritables « foyers » où ressuscitera l'art régional, un art régional moderne, complètement renoué à l'école de la nature.

Pour trouver des sources d'inspiration fécondes, ce n'est pas en arrière, dans le passé qu'il faut regarder, mais loin devant soi, vers l'avenir, avec la jeunesse audacieuse et confiante en ses destinées.

ANDRÉE USSE.

M^{lle} T. BASSIER, 14 ans, Ormoy (Yonne). — Anémone.

L'AUREOLE DE NAPOLÉON

BONAPARTE A TOULON

La période la plus passionnante dans la vie d'un grand homme, d'un « héros », au sens antique du terme, est le moment rapide, fugitif, où il passe de l'obscurité à la lumière, le premier rayon de la gloire, aussi doux que les premiers feux de l'aurore, comme disait Vauvenargues, un soldat lui aussi.

Dans l'existence de Napoléon, le siège de Toulon marque ce moment-là. Toulon décide de ses destinées qui, à leur tour, décideront des nôtres.

Notre collaborateur, M. Raymond Recouly, va consacrer à ce siège, où le jeune Bonaparte occupe la place principale, un livre aussi vivant que documenté (L'Aurore de Napoléon. — Bonaparte à Toulon) associant, comme le voulait Stendhal, les paysages aux états d'âme, projetant une vive lumière sur les débuts, l'esprit, le caractère, le tempérament du futur Napoléon. M. Recouly, qui connaît à merveille tout ce qui touche à Toulon, les lieux, les hommes et les lieux, a recueilli sur place un certain nombre de documents et d'informations qui n'avaient pas été utilisés ou rassemblés jusqu'ici. C'est ce qui fait le puissant intérêt de son étude, où l'image de Bonaparte, à cette heure essentielle de son existence, se détache dans ce cadre méditerranéen avec un relief saisissant.

AU PAYS DES OLIVIERS

Legi fidelis — Semper oliva.

(Fidèle à la loi, — L'olivier l'est toujours.)

C'est la vieille devise d'Ollioules, le pays des olives, la dernière étape sur la route d'Aix et de Marseille à Toulon.

Un simple changement de la lettre initiale et, du temps où il y avait des rois, peut-être au lieu de *Legi* pouvait-on lire : *Regi*. Le Provençal subtil n'est pas en peine pour trouver aux problèmes les plus difficiles une ingénieuse solution.

Au débouché des gorges, au fond desquelles un torrent, la Reppe, se fraye péniblement un passage à travers les rochers éboulés, le bourg adosse son troupeau compact de maisons à la colline que domine le château ruiné des Grimaud.

De tous côtés, bien exposés au soleil, abrités du mistral, s'étagent les terrasses d'un sol maigre, péniblement conquis par le labeur, l'effort successif des générations, sur les broussailles et les pierres. Ce sont les « restanques » où, depuis des siècles, pousse et prospère le sobre olivier. De nos jours, les fleurs : caillots, tulipes, anémones, renouées, remplacent un peu partout l'arbre de Minerve.

Quand on vient de Marseille ou d'Aix, après les paysages arides et desséchés de l'intérieur, les arêtes rouges des montagnes de la Sainte-Baume, une route difficile et zigzagante, par moment presque pareille à un tunnel, serpente au flanc d'une vallée encaissée, profonde, au bas de laquelle coule le torrent.

Au sortir de ce couloir enténébré, le débouché en pleine lumière est un enchantement. La grâce, la douceur méditerranéennes vous prennent et vous enveloppent subitement. Voici, de toutes parts, les oranges, surtout les fleurs, les environs d'Ollioules n'étant qu'un immense champ de fleurs.

Après la reprise des gorges, le quartier général de l'armée républicaine, qui se trouvait au Beausset, est transporté à Ollioules. Bonaparte loge dans une vaste maison — le type de la demeure provençale — qui se trouve dans la partie supérieure du village et sert aujourd'hui d'école primaire.

Dès que Dommartin, commandant l'artillerie, a été blessé, les représentants en mission, Salicetti, qui connaît déjà Bonaparte son compatriote, Gasparin, prennent sur eux de le retenir, bien qu'il fasse partie de l'armée d'Italie ; ils lui confient le poste vacant. Le jeune capitaine leur a lu, quelques semaines avant, son *Souper de Beaucaire* ; il y a de plus, en lui, quelque chose qui commande la confiance. Maigre, sec, dans son pauvre uniforme d'artilleur dont il est très fier, le visage tendu, comme dévoré par une flamme intérieure, le regard impétueux, le parler bref et net, il dégage un fluide magnétique dont ceux qui l'approchent ressentent tous, plus ou moins, les effets.

Ce qu'on appelle, dans les affaires humaines, le hasard est chose infiniment complexe, le résultat d'une quantité de facteurs s'entremêlant étroitement les uns aux autres, difficiles par cela même, sinon impossibles, à dissocier.

Soumettez-les à un examen attentif, à une analyse minutieuse, vous découvrirez que certains d'entre eux, les moins nombreux peut-être, sont du domaine de la chance pure. Pour les autres, l'énergie, l'habileté, la prévoyance du personnage intéressé entrent en jeu, si bien que, souvent, ce qui paraît de prime abord le seul effet des circonstances est dû en réalité à telle ou telle démarche heureusement inspirée, à tel ou tel geste accompli quelque temps auparavant par l'homme que la chance semble avoir comblé. Ainsi le domaine de cette dernière se rétrécit dans la mesure où celui de l'activité, de l'industrie humaine augmente.

Dans le cas présent, si ce jeune capitaine, inconnu jusque-là, est vite apprécié des représentants, investi par eux d'un commandement important, le *Souper de Beaucaire*, dont il leur a, quelque temps avant, donné lecture, y a certainement contribué.

Bonaparte est déjà venu à Toulon. Ville et région



Château de Montauban, près de Toulon, poste de commandement de Carteaux en 1793.

lui sont familières. C'est là qu'il a débarqué avec tous les siens, lorsque, quelques mois auparavant, il a dû s'enfuir de Corse, exilé, proscrire. Sa mère, ses sœurs se sont, pendant quelque temps, installées dans la banlieue toulonnaise, à la Valette. C'est au milieu du petit village, au tournant de la grande route qui le traverse : une humble et pauvre maison sur laquelle une plaque commémorative a récemment été apposée. Chétive installation, deux chambres minuscules, où les fugitifs s'arrangent comme ils peuvent, pêle-mêle, et dont, à leur départ, ils sont hors d'état de payer le loyer...

Des traditions locales, recueillies par le commandant Nel, le récent historiographe du siège, montrent Bonaparte, dès son arrivée au quartier général, parcourant à cheval la région, montant en haut de la colline de Sixfours, admirable observatoire d'où le regard domine et embrasse toute la contrée.

Voici le Revest, le Faron, le Coudon, les hautes montagnes qui ferment Toulon du côté de la terre ; les larges et robustes pentes de Sicci, la presque effilée de Saint-Mandrier, plus loin la Colle Noire, les promontoires et les caps qui en interdisent l'entrée du côté de la mer...

Comme un grand joueur d'échecs parcourt d'un coup d'œil tout l'échiquier, à la fois la position et le rapport de chacune des pièces entre elles, Bonaparte n'a pas son pareil pour « lire » un terrain, avec le maximum de précision et de rapidité. Il en prend une vision instantanée, qui se fixe dans son esprit pour ne plus en sortir.

Ce don, un des plus précieux pour l'homme de guerre, il le possède, dès le début de sa carrière, à un

imaginable degré. On peut même dire que jamais être humain ne le posséda comme lui.

Sa vision intérieure, sa mémoire lui présentent immédiatement, par la suite, les particularités, les traits essentiels d'une région sur laquelle ses yeux se sont une fois posés : accidents du sol, montagnes, fleuves, obstacles, tout ce qui, en un mot, peut être utilisé par le commandant d'une armée. Ce qu'elles lui présentent surtout, et là est sa marque distinctive, ce sont les distances. Il pense « par toises », « par lieues », « par autres, le plus grand nombre, pensent par des images et des mots.

Son mécanisme cérébral est à cet égard la chose la plus curieuse à observer. Cette observation pourrait être poursuivie tout le long de sa vie, depuis ses premiers ordres d'opérations jusqu'aux Mémoires dictés à Sainte-Hélène et aux souvenirs du *Mémorial*.

Un paysage, pour lui, n'est pas un état d'âme, mais un état des lieux, ou plutôt un état des lieux.

Jamais être humain n'emmagasina un aussi vaste répertoire où chaque région, chaque champ de bataille, réel et possible, est, comme dans un fichier bien tenu, enregistré une fois pour toutes, avec les renseignements, les indications, les statistiques dont l'homme de guerre peut avoir besoin à chaque instant.

L'entraînement, une gymnastique cérébrale incessamment poursuivie développeront, enrichiront par la suite, jusqu'à d'invariables limites, ce don inné chez lui, qui éclate du premier coup dans toute sa force et dont on peut suivre, à Toulon, les manifestations.

SUR LA TERRASSE DE MONTAUBAN

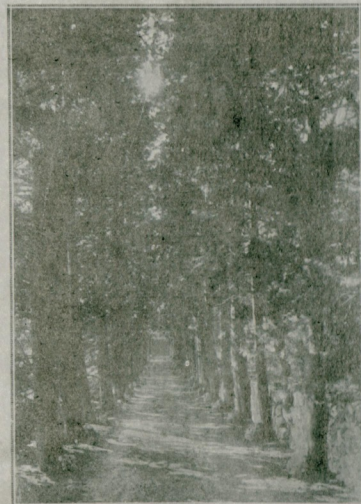
Du village d'Ollioules, deux hauteurs, entre lesquelles passe aujourd'hui la grande route de Toulon, masquent la ville et la rade. Au pied du mamelon de droite, sur le versant sud, se trouve un des plus jolis, un des plus curieux châteaux de la région. Peu de gens soupçonneront son existence, abrités des regards, dissimulé qu'il est par un repli du terrain.

C'est la vieille demeure de Montauban, qui date de 1622, comme l'indique un chiffre gravé sur la façade. Elle a la noblesse robuste et sobre des constructions provençales : deux tourelles d'angle, encadrant une façade simple, qui vaut par l'harmonie des proportions, l'exceptionnelle beauté du site, une vaste terrasse ombragée, à laquelle aboutissent des escaliers bien dessinés. Ce fut, sous l'ancien régime, une des résidences des évêques de Toulon. L'un d'eux, M^{or} de Montauban, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, lui donna son nom.

Rien n'a été changé dans l'aspect et les abords du château. Une allée de superbes cyprès conduit de l'entrée principale à la terrasse. L'élégance des portails et des grilles, une magnifique volière, l'importance des communs dénotent une demeure qui dut être fastueuse. Au pied du pignon escarpé, élevé, auquel elle s'adosse et qui la domine, ont été creusés tout un labyrinthe de galeries souterraines à l'entrée desquelles se trouve une grotte avec des rocailles.

À deux pas d'Ollioules, c'est un des points d'où l'on découvre le mieux la ville, le port, la rade, au dix-huitième siècle surtout où, à la place des pins plantés un peu partout, dont certains ont atteint une haute taille, ne se trouvaient guère que de maigres et bas oliviers. La terrasse de Montauban est, pour l'état-major de Carteaux, un poste de commandement confortable et tout indiqué.

Carteaux, général « sans-culotte », comme l'appelait



L'allée qui mène au château de Montauban. — Phot. M. Ba.

Hoche, n'avait, bien qu'il commandât en chef, que des notions très vagues sur le tir de l'artillerie. Où donc, au demeurant, les aurait-il puisées? Ancien enfant de troupe, soldat, peintre une fois son service terminé, c'est surtout la journée du 10 août, où il se bat du côté des émeutiers, qui décide de sa brillante carrière. Quelques succès faciles remportés sur les fédéralistes, à Lyon, puis en Arignon, lui permirent de franchir coup sur coup tous les grades, de passer, de colonel, général en chef. Ses talents n'ont pas suivi cette rapide progression.

Fier de sa personne, avantageux, beau parleur et quelque peu débraillé, ce qui parut de bon ton à cette époque, il n'a à la bouche que les mots d'assaut, de baïonnette; il ne songe qu'à enlever Toulon de vive force, sans prendre garde que c'est un dur morceau, sur lequel ses dents risquent de se casser.

Peu après l'arrivée de Bonaparte, le 13 septembre, désireux de lui offrir un spectacle de haut goût, Carteaux conduisit le jeune artillerie à une batterie qu'il a fait établir pour brûler, assure-t-il, l'escadre anglaise. Or, elle est située à une grande lieue du but, c'est-à-dire à une distance double ou triple de la portée de ses canons. « Les grenadiers, écrit plus tard Napoléon, dissimulés dans les batteries voisines, étaient occupés à chauffer les boulets avec des soufflets de cuisine. Il est difficile d'imaginer rien de plus ridicule. »

Marmont, d'après des témoignages directs, agrémenté de quelques détails piquants le récit de cette scène qui, selon le commandant Nel, se serait passée sur la terrasse de Montauban. A la fin d'un dîner où le général en chef a convié Bonaparte, il songe, échauffé par les mets et les vins, à lui montrer comment des boulets

quittent la grande route, presque à l'entrée de Toulon, zigzaguer quelque temps dans de jolis chemins de traverse, bordés par les « bastides » et les « bastidons » qui pullulent dans la banlieue toulonnaise.

Rien n'égale la beauté pittoresque, imprévue de ces chemins. De vieux cyprès, dont les troncs noueux et desséchés, les branches au sombre feuillage se rejoignent pour former une vraie muraille de verdure que le mistral le plus violent n'arrive à percer; quelques carrés de vigne; de plants de maigres oliviers, un morceau de terre grand comme un mouchoir de poche, sa petite bâtisse au milieu, une maisonnette basse avec la toiture en pente douce, recouverte de vieilles tuiles provençales, ses fenêtres symétriques, son badigeon d'un rose pâle, décoloré, qui s'harmonise à merveille avec les teintes des cyprès, des oliviers et des vignes, qui fait au milieu d'elles une jolie tache souriante: voilà le bastidon. Il n'en faut pas davantage pour contenter les désirs agrestes et modérés des sages Toulonnais...

Quand on atteint la route de la Seyne, on prend, sur sa droite, un chemin de terre qui, par une pente légère, conduit à un joli domaine, la *Cruvillière*: un bois de pins, quelques champs, des vignes, une vieille maison du dix-huitième siècle, avec la traditionnelle terrasse, ombragée de platanes.

C'est à 200 ou 300 mètres en avant, sur le rebord du balcon dominant de près le rivage, que Bonaparte installe une batterie, à laquelle il donne le nom de la *Montagne*. Les souvenirs locaux en fixent d'une manière assez nette l'emplacement. Le commandant Nel, d'après les indications du propriétaire, le commandant Ficonetti, est arrivé à la situer exactement.

De Montauban à la Cruvillière, le progrès est très

tout le fond de la rade, du côté de la Seyne. La preuve est faite que les batteries bien placées, à courte distance du rivage, rendent intenable toute l'étendue de mer qu'elles peuvent canonner.

Un premier résultat est atteint. Mais ce n'est qu'un résultat partiel. Pour parvenir au but, il faut placer les pièces là où elles seront en état de balayer la rade entière, où, surtout, elles pourront en interdire l'entrée. Un tel endroit existe; il suffit, pour le déterminer, de regarder avec soin la carte et le terrain: c'est au niveau du goulet, sur les hauteurs du Cairé. Tous les efforts doivent converger vers ce point. La position essentielle est là, rien que là.

La pointe de Brégailion a été le deuxième bond. Il faut maintenant en exécuter un troisième, beaucoup plus long, beaucoup plus malaisé, prendre et dépasser le village de la Seyne, s'emparer des hauteurs du Cairé et s'y installer solidement. Ici, malheureusement, Bonaparte ne peut rien sans Carteaux. L'artillerie aura beau préparer ce bond en avant, c'est l'infanterie seule qui peut l'exécuter, occuper cette position et la défendre contre tout retour offensif. Grâce à l'influence des représentants en mission, Bonaparte essaie de persuader, de pousser en avant Carteaux.

Une attaque est décidée pour enlever les hauteurs du Cairé. Mal entreprise par Carteaux qui n'a en elle aucune confiance, exécutée avec des troupes insuffisantes, elle échoue.

La première partie du siège, la plus courte, est finie. Faute d'intelligence et de décision, Carteaux a laissé perdre une occasion qui ne se présentera plus. Plusieurs semaines se passeront avant que l'attaque contre le Petit Gibraltar puisse être reprise.

Toulon n'ayant pas pu être enlevé du premier coup, Bonaparte, avec un zèle impétueux mais toujours coordonné, s'occupe de réunir sans retard la plus grande masse possible d'artillerie.

Des canons! des munitions! Cette phrase, qu'on entendit si souvent pendant la grande guerre, aurait pu être, cent vingt ans auparavant, sa devise. Quand les canons sont là, placés et maniés par lui, avec autant de sang-froid que de maîtrise, la position essentielle est atteinte, emportée au cours d'un combat de nuit où il marche au premier rang des grenadiers. Toulon est repris.

Arrivé capitaine trois mois plus tôt, Bonaparte est maintenant général; il commence à émerger de la foule anonyme, obscure des combattants révolutionnaires. Qu'une occasion se présente, et elle se présentera, il ne manquera pas de la saisir, de l'exploiter, de se pousser ainsi au premier plan, d'où rien, désormais, ne pourra plus le déloger!

LE VIEUX TOULON

Il n'existe pas beaucoup de villes en France qui, dans le cours de plus d'un siècle, aient aussi peu changé que Toulon. Le quai, toute la vieille ville sont restés de nos jours ce qu'ils étaient sous la Révolution. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur les gravures du temps.

Le côté nord des fortifications, où passe aujourd'hui le boulevard, a été éventré. La partie orientale, la porte d'Italie avec ses fossés, ses ponts-levis, la place si pittoresque et si curieuse qui la borne, en des coins les plus colorés de Toulon, n'ont subi, pour ainsi dire, aucun changement. Il en est de même du fort Balaguier de l'Eguillette, en haut desquels, sur le mamelon du Cairé, se livra l'épisode décisif de la bataille...

Vieilles rues étroites et toutes droites, coupant dans sa longueur la vieille cité, fermée d'un côté par la montagne et de l'autre par la mer. Antiques maisons délabrées, décrépies, qu'une longue habitude, semblait-il, fait, seule, subsister sur leurs bases, privées non seulement de toute commodité, mais encore de lumière et d'air. Presque toute, même les plus pauvres, ont cependant une jolie porte en bois plein, cintrée dans sa partie supérieure, dont la petite cité ouvragée est attachée par une languette de cuivre, pour que nul ne puisse la dérober.

Un panier, fixé au bout d'une corde, pend dans l'escalier, tel un rudimentaire monte-charges pour amener le pain, le lait et les légumes jusqu'aux étages supérieurs. Une odeur indéfinissable, faite de mille relents, se dégage de ces rues et de ces couloirs. C'est un mélange de senteurs humaines, de mois, d'humidité, de marée. Fort heureusement, le mistral, hôte habituel de ces lieux, remplit l'office de balayeur. Il prend d'enflade les ruelles, les évente avec rudesse, emporte de haute lutte miasmes et relents.

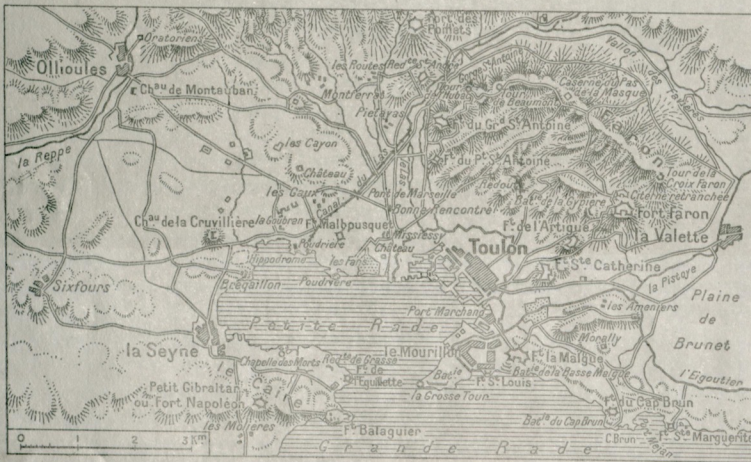
La beauté, la parure de la ville, c'est son quai, un vaste quai de pierres, aux larges dalles, aux nobles proportions, dont l'eau vient lécher, affleurer le rebord, tel que, sauf à Venise, il n'en existe d'aussi magnifique nulle part.

La ville entière a l'air de s'écouler vers le port et la rade.

Au centre de ce quai, l'hôtel de ville, une noble construction du dix-septième siècle, avec sa façade robuste, harmonieuse, d'une décoration sobre, les cariatides massives du portail supportant un élégant balcon.

Ce quai, les maisons qui le bordent s'ouvrent sur un merveilleux paysage: le port, puis la petite rade, fermée dans le lointain par les collines de Tamaris et de Saint-Mandrier.

RAYMOND RECOULY.



Toulon et ses environs, avec les positions qui jouèrent un rôle dans le siège de 1793.

républicains vont incendier des vaisseaux royalistes. Ces boulets, malheureusement, n'arrivent pas à moitié chemin.

La terrasse de Montauban est un admirable observatoire, mais elle est, pour les batteries, un emplacement détestable. Elle permet de voir les vaisseaux anglais, non de les attendre. C'est à les attendre que songe avant tout Bonaparte quand il rentre, le soir venu, au quartier général avec son chef incapable et déconfit.

Ce qu'il veut, et ce qu'il faut, c'est, sans une minute de répit, se rapprocher de la rade, afin de tirer à boulets rouges sur cette flotte qui craint comme le diable les boulets incendiaires. Tout le secret du siège est là.

Pour un artillerie impétueux et passionné comme lui, ayant l'amour, le culte de son métier, quelle cible magnifique que ces vaisseaux de haut bord, mouillés là, presque à ses pieds, avec leur puissante carène, leur sveltesse mûre, pointant droit vers le ciel, comme un clocher de cathédrale, le feuillage entrelacé de leurs cordages! Qu'on le laisse faire! Bientôt boulets et bombes vont pleuvoir sur les vaisseaux.

LES BORDS D'UN ARTILLIER

Montauban est loin, beaucoup trop loin de la mer. Maître de ses canons, — c'est une indépendance qu'il revendique dès le premier jour, — Bonaparte n'a pas de plus grande hâte que de les rapprocher.

L'histoire du siège, pendant les treize semaines qu'il dure, consiste en une suite de bonds en avant, soigneusement préparés par l'artillerie, exécutés par l'infanterie, dans la direction de l'objectif principal, les hauteurs du Cairé, dominant la rade, jusqu'à l'épisode final, l'enlèvement du mamelon le « Petit Gibraltar » qui précipite le dénouement.

De Montauban, un premier bond, à peu près à mi-chemin entre le château et la rade, sur la hauteur de Saint-Laurent. Ce monticule, qui figure sur la carte de l'état-major, est situé non loin de la gare actuelle de la Seyne.

Pour s'y rendre, depuis Ollioules, il faut, après avoir

marqué, mais ce n'est qu'une étape. Bonaparte trouve qu'il est encore beaucoup trop loin. Ce qu'il veut, c'est amener ses canons sur la rade elle-même.

Un nouveau bond exécuté tout de suite après, sans entracte, le porte beaucoup plus en avant. Il vient placer ses pièces au bord même de l'eau, sur la hauteur de Brégailion. C'est la fameuse batterie des *Sans-Culottes*. Un peintre provençal, Granet, autorisé à suivre les opérations de l'armée assiégante (nous dirions aujourd'hui un correspondant de guerre), en a laissé un croquis qui permet de l'identifier avec précision. Les pièces se trouvaient juste en avant de la petite chapelle, dont les ruines existent encore, située au-dessus du champ de courses de Lagoubran, en bordure même de la route qui va de Toulon à la Seyne.

La mer est là, toute proche, à 20 ou 30 mètres. Parvenu à ce point, Bonaparte, quels que soient son impétuosité, son désir de rapprocher le plus possible ses canons de la rade, ne peut évidemment pas aller plus loin. Il fallait, à coup sûr, beaucoup d'audace pour pousser les canons jusqu'à cette pointe, d'où leur tir balayait une partie de la rade.

Le dessin de Granet fait voir, à côté de la chapelle et protégées tant bien que mal par des moyens de fortune, épaulements, gabions, fascines, vieilles barriques, les pièces des « Sans-Culottes » ouvrant le feu sur les navires, dont les lourdes carènes, les hautes mâtures constituent une admirable cible.

Les vaisseaux ripostent, et, comme ils sont abondamment pourvus d'artillerie, la batterie des « Sans-Culottes » est très maltraitée.

Dans ce duel, toutefois, les batteries de terre ont finalement et fatalement l'avantage. Leurs pertes, leurs dommages sont presque toujours aisément réparables, au lieu que ceux des navires risquent de ne pas l'être. C'est une règle absolue et qui se vérifie toujours, même à un siècle de distance, qu'il s'agisse de Toulon ou des Dardanelles. Un coup bien dirigé, sur cent ou sur mille, finit par atteindre un vaisseau dans ses œuvres vives, par l'incendier ou le couler.

Bientôt la batterie des « Sans-Culottes », dont le tir ne se ralentit pas, oblige les vaisseaux ennemis à évacuer



La terrasse du château de Montauban et le paysage qu'elle commande ; au loin, la rade.
C'est en ce point que le général Carteaux avait posté, contre la flotte anglaise, une batterie d'artillerie, inefficace parce que trop éloignée du but.



Ruines du château de Grimaldi, au-dessus du village d'Ollioules, dont Carteaux avait fait son quartier général.

AVEC BONAPARTE AU SIÈGE DE TOULON EN 1793

Photographies M. Bar.



Le Retour des saltimbanques
(dessin).



Don Quichotte et Sancho Pança
(peinture).

Musée de Copenhague.



Les Avocats (peinture).

LE CINQUANTAIRE DE LA MORT DE DAUMIER



Les Emigrants (peinture).

LE CINQUANTAIRE DE LA MORT D'HONORÉ DAUMIER

Le 8 février 1870, à Valmondois, dans le jardin de la petite maison qu'il devait à la générosité de Corot, — les hommes, en ce temps-là, étaient donc meilleurs qu'aujourd'hui ? — Daumier tombait pour ne plus se relever. Jamais l'idée de la Gloire ne semble avoir effleuré cette âme simple. Excepté quelques amis, excepté Delacroix, Baudelaire, Michelet, combien parmi ses contemporains sentaient que la France n'avait pas vu naître, depuis Molière, un génie plus représentatif ?

De 1830 — date où il publie sa première lithographie — à 1872, où ses yeux usés refusent de guider sa main, durant quarante années d'un labeur héroïque, Daumier, presque chaque jour « portant sa pierre », construit, sans qu'on s'en doute, un immense monument. Grâce à lui, sous trois régimes, nous entendons, à travers les innombrables individus qui le composent, vivre et respirer la France. Daumier, c'est l'image même d'un pays et d'une race. Dans la foule qui défile sous son regard et que le présent agite, le fils du vitrier-poète de Marseille retrouve des caractères permanents. Nulle œuvre ne semble davantage consacrée à l'« actualité » éphémère ; nulle n'est plus stable et plus définitive. C'est dans les milliers de planches que publieront la *Caricature* ou le *Charivari* que les historiens futurs — alors que tant de livres et tant de toiles comparaisaient déjà comme des témoins qui n'ont pas su voir — retrouveront l'âme du dix-neuvième siècle. Le plus tendre des portraitistes de la France ne s'y est point trompé : Michelet tenait Daumier pour un dieu.

Mais l'œuvre dépasse son siècle et sa patrie même. Tout entière elle est consacrée à l'homme, petite mécanique muette par de fragiles ressorts, aux intrigues variées qui l'agitent jusqu'au jour où elle s'use et casse. L'admirable, c'est d'avoir su traduire, et avec des procédés aussi simples, tout ce qu'il y a d'épique dans l'homme moyen. Que de fois, en voulant ennoblir l'âme de ses personnages, en s'efforçant de les élever, de les épurer, un auteur les rapetisse et les déshumanise ! Daumier, lui, observe de si près ses modèles que nous entendons battre leur sang et que nous vérifions leurs réflexes ; jamais il n'oublie que les âmes, si dissemblables, sont toutes prisonnières d'un corps. Plus il nous montre leurs faiblesses, puis il les grandit. Nul art n'est plus magnifiquement terrestre et résigné, et cela sans jamais user de grands mots, sans faire appel à ce qu'on a coutume de nommer les grands sentiments, sans bassesse, sans amertume et presque sans ironie. Daumier montre seulement ce qu'il observa sur vous, sur lui, les éternelles mésaventures et les ridicules auxquels, du commencement à la fin, nous expose notre situation de « vivants », et tout ce qu'on pour-

rait appeler non pas seulement des défauts ou des tics professionnels, mais des défauts et des tics humains. Sa mémoire extraordinaire, en l'affranchissant de l'imitation littérale, du document particulier, lui permet d'atteindre à l'universalité tout en restant fidèle au détail, à l'individu. L'anecdote chez lui devient *drame*. Pas un geste, et le plus pauvrement humain, qu'il n'ait osé dire et sans être jamais vulgaire ; son grotesque touche au sublime. Le Mensonge, l'Envie, l'Egoïsme, la Vieillesse, la Mort ricangent dans son clair-obscur : on ne les voit pas. Et telle est la puissance de ses compositions qu'aussi bien nous pouvons faire abstraction du pré-

texte qu'elles ont choisi, des allusions qui les nourrissent pour admirer seulement les formes en action, les splendides conflits de l'ombre et de la lumière et, au sein même de cette mobilité, le suprême équilibre qui, dans l'ordre plastique, est, pour ainsi dire, l'autre aspect de la grande sagesse de Daumier.

La foule, sans pouvoir approfondir en quoi réside la puissance de cet art, admire et rit : ainsi toutes les grandes œuvres qui dépassent un petit noyau d'initiés ont deux sens. Qu'on expose à l'étalage du marchand d'estampes des lithographies de Daumier, le passant le moins averti s'arrête, fasciné par l'un des plus grands drapeaux de formes de tous les siècles. A Paris, dans ces couloirs de pierre appelés rues où mille pistes s'entre-croisent, où le ciel qu'on oublie est posé comme un couvercle, Daumier est bien chez lui. C'est au peuple qu'il s'adresse toujours, directement, pour quelques centimes. Ne regrettons point trop que les exigences du pain quotidien ne lui aient point laissé le temps d'être exclusivement peintre. Il n'est pas de hiérarchie dans les genres lorsqu'un génie parle et Michelet a tout dit en appelant Daumier « le Michel-Ange de la caricature ».

Comment cet enfant, ce petit saute-museau devenu commis de librairie, se révéla-t-il, sans que rien ne l'y ait préparé, sans initiation artistique, sans presque avoir connu de maîtres (excepté ceux qu'on peut admirer au Louvre), en possession de cette *certitude*, soulignée pour la première fois par Baudelaire qui, bien qu'il aime Delacroix par-dessus tout, ose écrire que Daumier, dans ses dessins, le surpassa encore ? A vingt-cinq ans, il se dégage des influences de Pigal, de Grandville, de Charlet, de Travies et des humoristes anglais ; leurs vêtements sont trop étroits pour lui. Tout de suite, il marche de pair avec Rubens, avec Rembrandt, avec Géricault, avec les plus grands auxquels il fait penser sans qu'on sache s'il a même en le temps de les connaître. Pas un instant il n'hésite sur le choix de ses moyens. Il est de ceux dont Delacroix a dit, dans son Journal, « qu'ils viennent au monde tout prêts et armés de toutes pièces ». Il va droit devant lui, sûr de sa vérité, participant au grand mouvement romantique qui souffle dans les habits quotidiens de ses héros, mais en même temps dominant l'époque dont il fut le chroniqueur et dérivant tout ce qui se passe sous un jour d'éternité. Nul artiste n'est plus constant, plus fidèle à lui-même, plus imperméable. La peinture française traverse des crises que son œuvre ne semble pas soupçonner. Une sorte de divination, supérieure à l'intelligence, le guide ; comme Corot, il a ses yeux, sa main, son cœur qui savent tout.

Au Père-Lachaise où, près de Corot, Daumier repose, sur la pierre funéraire — une des rares pierres, dirait-on, qu'il ait oublié de signer — un nom s'efface. Et c'est mieux ainsi. La tombe de Daumier, comme ses dessins, n'a pas besoin de légende.



La Jeune Mère (dessin).

Provenant de la collection Bureau

CLAUDE ROGER-MARX.



Le prince de Galles en visite familière parmi les mineurs de Wialton (comté de Durham).

LE PRINCE DE GALLES CHEZ LES MINEURS

Le prince de Galles, dont la popularité est déjà si grande en Angleterre, vient de l'accroître encore, s'il se peut, en se rendant dans les districts miniers de la région d'Auckland, touchés par le chômage, afin d'y mener une enquête personnelle et d'attirer l'attention du gouvernement sur les mesures à prendre d'urgence pour remédier à une situation lamentable. Le jeune prince a été très péniblement impressionné et ému par ce qu'il a vu. A plusieurs reprises, il laissa échapper les témoignages de sa compassion, répétant : « Non ! cela ne peut pas durer ainsi ! » et confiant à son entourage qu'il n'aurait jamais pu imaginer que des êtres humains fussent condamnés à une existence aussi misérable.

UN MOUVEMENT INSURRECTIONNEL EN ESPAGNE

Un mouvement insurrectionnel — le plus sérieux sans doute depuis l'institution du Directoire, en 1923 — vient de se produire en Espagne. Le général Primo de Rivera fut le premier à en donner la nouvelle au pays par une note communiquée à l'Assemblée Nationale au début de la séance du 29 janvier. Il y était dit qu'une tentative séditeuse devait éclater la nuit précédente dans toute l'Espagne et qu'elle avait échoué partout, sauf dans la capitale de la province de Ciudad-Real où le 1^{er} régiment d'artillerie légère, qui y tient garnison, s'était déclaré, aux premières heures du jour, en rébellion, avait installé ses batteries dans la rue, occupé la petite caserne de la garde civique, plaçant ses canons aux carrefours et arrêtant les trains. La note ajoutait que le gouvernement avait pris ses mesures pour réprimer la rébellion et que la tranquillité était complète dans le reste du pays.

De fait, dès la fin de l'après-midi du 29, partaient de Madrid, dans des camions militaires, quatre bataillons d'infanterie commandés par le général de brigade Orgaz ; en même temps, des forces de cavalerie étaient expédiées par voie ferrée. Mais le gouvernement avait eu l'heureuse idée de faire précéder ces troupes par une escadrille d'aviateurs (Ciudad-Real est à environ 150 kilomètres au sud de Madrid) et de faire lancer aux mutins, du haut des airs, le texte d'une proclamation ainsi conçue : « L'Espagne entière est tranquille : rendez-vous immédiatement. Rentrez dans vos casernes. Dans le cas contraire, vous seriez bombardés demain. » Cette démonstration suffit à ramener l'ordre. Les artilleurs enlevaient le matériel qu'ils avaient placé aux endroits stratégiques et regagnaient leurs casernements. Lorsque, dans la matinée du 30, les troupes loyales arrivèrent à Ciudad-Real, elles ne rencontrèrent devant elles aucune opposition. Le général Orgaz prit possession de la ville et fit procéder à l'arrestation des officiers rebelles, dont trois ont déjà été condamnés à mort par une cour martiale.

Cependant les choses ne devaient pas s'en tenir là et, malgré le petit nombre des renseignements sûrs que l'on possède, il semble qu'un hasard seul ait empêché l'insurrection de s'étendre. Elle avait, en effet, un autre foyer prévu, plus redoutable que Ciudad-Real : la grande ville de Valence. Le gouverneur militaire avait, paraît-il, promis son concours et l'on n'attendait pour agir que l'arrivée d'un grand personnage politique qui devait prendre la direction suprême du mouvement, M. Sanchez Guerra, ancien président du Conseil et leader du parti conservateur libéral. Celui-ci, qui vit à Paris, était arrivé le 25 jan-

vier à Port-Vendres avec son fils Rafael. Tous deux s'embarquèrent, le 26, sur un petit bateau français spécialement affrété qui devait les débarquer à Grao. Mais, une heure après son départ, le bateau eut une avarie et dut rebrousser chemin. Informés, les conspirateurs envoyèrent alors un vapeur espagnol, l'*Ansona*, à M. Sanchez Guerra, mais lorsque celui-ci arriva à Valence, il avait deux jours de retard sur l'horaire prévu et la sédition de Ciudad-Real était déjà réprimée. Aussi les officiers se montraient-ils hésitants. Il y eut quelques entrevues dramatiques. Malgré la parole donnée, le gouverneur déclara catégoriquement qu'il se retirait du mouvement parce qu'il le considérait comme voué à un échec certain, offrant au surplus à M. Sanchez Guerra de le laisser s'enfuir. L'homme politique refusa fièrement. Quelques instants plus tard il était arrêté par la police et écroué.

C'était le 30 janvier. Le lendemain, le bruit se répandait que M. Sanchez Guerra avait été asphyxié dans sa cellule. En réalité, il avait seulement été incommodé par les émanations d'un brasero. Cette nouvelle, présentée peut-être comme un attentat déguisé, ranimait-elle le zèle des conjurés ? Sans que l'on sache exactement ce qui s'est passé, il paraît établi qu'une partie de la garnison de Valence s'est mutinée à son tour le 2 février et qu'elle a cherché, sans succès d'ailleurs, à envahir la prison militaire pour délivrer M. Sanchez Guerra. En tout cas, le général Primo de Rivera a envoyé d'urgence à Valence un de ses collaborateurs les plus énergiques, le général Sanjurjo, que la dernière campagne du Maroc a rendu très populaire, avec des pouvoirs discrétionnaires pour parer aux éventualités. Un communiqué officiel a démenti que des rencontres sanglantes aient eu lieu.

D'autre part, le dictateur a fait signer au roi Alphonse XIII une série de décrets renforçant les prérogatives gouvernementales par la création d'un parquet spécial ayant à connaître de tous les faits relatifs à la sûreté de l'Etat, par le droit de révocation de tous les fonctionnaires conféré au conseil des ministres et par d'autres mesures du même ordre.

Une communication du Directoire en date du 5 février a donné l'assurance que le calme était entièrement



José Sanchez Guerra, l'ex-président du Conseil, compromis dans le récent complot militaire et arrêté à Valence.

rétabli et que les dispositions étaient prises pour rendre impossible toute nouvelle rébellion. Sans doute convient-il d'attendre que les événements soient mieux éclaircis pour pouvoir porter un jugement sur ce complot qui semble, pourtant, cette fois, dépasser la portée d'une mutinerie d'officiers mécontents.

NOTRE NOUVEAU ROMAN

RETOUR DE FLAMME

par J.-H. LOUWYCK

Le roman que nous commençons de publier dans notre Supplément Littéraire traite avec ampleur d'un grand sujet dont l'actualité, hier brûlante, n'est pas encore éteinte aujourd'hui. *Retour de flamme*, c'est le roman ou le drame de la bataille du franc, avec ses répercussions dans les âmes, dans les foyers, dans les passions.

Vous vous rappelez ces journées d'histoire, pleines d'angoisses inavouées pour les uns, de sains espoirs pour les autres. Un vent de panique venait de souffler sur la France.

« Dans les fermes lointaines, aux bureaux, sur les tramways, à travers les rues, jusque dans les alcôves, partout l'espoir et l'angoisse, guêpes alternées, piquaient, tourmentaient, enfiévrèrent. Le pays frissonnait d'une sensibilité curieuse. Un mot, un chiffre, un souffle courant à fleur de peau y ravivait toutes les effervescences. Quelle révélation ! Ces secousses du change provoquaient partout, dans les forces vives de la race, de longs sillages frémissants... »

Et quand le franc remonta, quand la livre faillit, on n'osa pas y croire. Il y eut un moment affreux où les agioteurs et les spéculateurs donnèrent une sorte



M. J.-H. Louwyck.

d'âme redoutable à la Bourse. Dans ce temple bizarre, régnait « la puissance tentatrice qui, depuis le seuil des paradis perdus, excite l'humanité maudite à dédaigner le pain gagné à la sueur du front, à conquérir d'un coup et sans peine les richesses ». Autour de l'idole se livrait une bataille. Il y avait, là aussi, une heure H, avec, comme aux matins d'assaut, la fièvre, la lutte des volontés, chacun concentrant ses forces pour bondir. On discernait même un état-major. Des généraux se concentraient. Leurs ordres « éclataient en shrapnells de chiffres, déchiraient la cote, bouleversaient les positions, tuant... »

De ceci et de cela, on pouvait faire du roman ou de l'histoire. M. J.-H. Louwyck a fait les deux, et nos lecteurs jugeront combien son jeune et riche talent s'adapte à cet ample sujet qui est la trame sur laquelle se brode une très prenante étude passionnelle.

M. J.-H. Louwyck, né à Haubourdin (Nord), en 1886, a débuté dans les lettres en 1917 par un article dans *L'Illustration*, « Un équipage de héros », qui eut la fortune singulière d'être lu avec éloges à la tribune du Sénat et reproduit au *Journal officiel* (22 mars 1918). Dans les romans qu'il donna par la suite, il eut toujours le goût d'étudier le groupe, la collectivité, en même temps que l'individu. En 1921, il publia un livre d'observation (*Un homme tendre*) sur la vie des petits industriels de la « zone », à Bagnolet. *La Dame au beffroi*, un très beau livre paru en 1923, a pris le savoureux accent du vieux Nord dans le chaud décor des fêtes familiales flamandes, réveillon de Noël ou galette des rois, sous les toits enveloppés de vieilles petites villes où se perpétuent les vies lointaines et les rites millénaires. *La Nouvelle Épopée* a réalisé une forte et pathétique peinture du Nord dévasté. *La Légende du qui rousseux* la grande figure symbolique de Vercingétorix.

C'est dire combien l'art de ce romancier s'adapte à des sujets divers. Une vie intense et rayonnante anime ses œuvres où l'on trouve le goût franc et parfois brutal de la vérité psychologique, comme il apparaîtra à nos lecteurs dans *Retour de flamme*.

L'ÉNERGIE THERMIQUE DES OcéANS

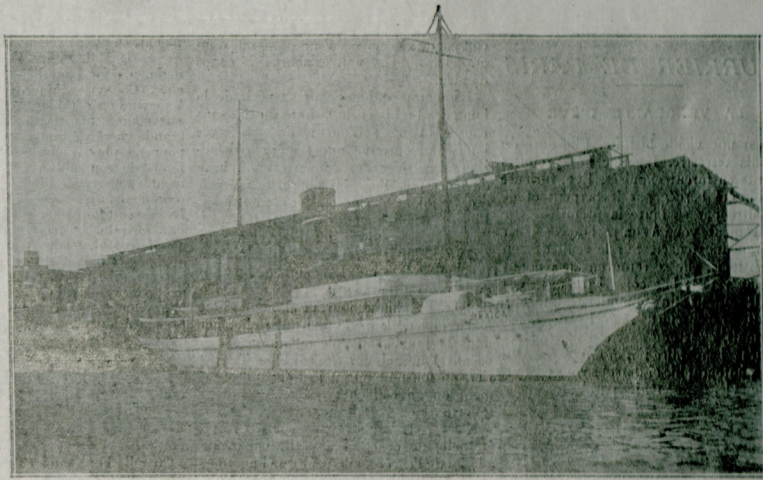
MISE EN CHANTIER A CUBA
DE L'USINE CLAUDE ET BOUCHEROT

A deux reprises déjà, nous avons exposé le projet établi par MM. Georges Claude et Paul Boucherot en vue de capter une énergie considérable en utilisant la différence de température entre les couches profondes et les couches superficielles des mers équatoriales. Le 15 janvier 1927, nous expliquions le mécanisme du procédé et nous donnions le schéma général d'une usine flottante et susceptible de produire un million de kilowatts. L'idée, en apparence fantastique, fut, à part quelques exceptions, accueillie par le monde savant avec la réserve sympathique mais confiante que commandent les « performances » de M. Georges Claude.

Quelques mois plus tard (numéro du 23 juin 1928), dans une usine d'essai hâtivement construite à Caguas-Marihaye, près de Liège, sur les rives de la Meuse, les inventeurs démontraient la justesse de leurs calculs. A la dernière séance de l'Académie des sciences, M. Georges Claude annonçait à ses collègues l'installation prochaine, sur la côte cubaine, d'une usine dont le fonctionnement permettra aux ingénieurs d'arrêter dans les moindres détails l'organisation d'une première usine définitive. Après nous avoir conté les surprises désagréables que lui ont apportées les sondages, M. Claude donnait des indications précises sur les conditions dans lesquelles il se propose d'opérer.

Le procédé consiste essentiellement à immerger un tuyau reposant au fond de la mer et débouchant près de sa surface sur un point convenable pour obtenir le maximum d'écart entre la température de l'eau aux deux extrémités de la conduite : en évaporant dans le vide l'eau chaude de surface, puis en condensant au moyen de l'eau froide la vapeur obtenue, on crée un courant moteur capable d'actionner une turbine. On connaissait la température des eaux qui baignent la Floride et le Mexique; on était moins fixé sur la nature et le profil des fonds. Sur la foi des documents incomplets mis à sa disposition, M. Georges Claude espérait rencontrer des fonds réguliers offrant un bateau confortable à son tuyau et le laissant insensible à l'action des courants énergiques qui règnent en beaucoup de ces parages. Il était essentiel de vérifier l'hypothèse et, au mois d'octobre dernier, M. Georges Claude débarquait pour la seconde fois à la Havane, accompagné de ses collaborateurs, parmi lesquels M. Idrac, professeur à l'Ecole polytechnique, et le capitaine de frégate Sire.

Après avoir acheté le yacht *Jamaica*, M. Claude explorait une large zone marine et pratiquait une



Le yacht *Jamaica* à bord duquel M. Georges Claude poursuit, près des côtes de la Havane, ses travaux préliminaires pour utiliser l'énergie thermique de l'océan; sur la passerelle, M. Georges Claude, le bras tendu.

série de sondages minutieux, utilisant à la fois la méthode des ultra-sons de MM. Langevin-Florisson et une méthode non moins remarquable inventée par M. Idrac pour déterminer la direction de la vitesse des courants à n'importe quelle profondeur. Il constatait qu'aux abords de la Havane les fonds forment des séries de terrasses séparées l'une de l'autre par des falaises parfois très élevées. Le tuyau devrait donc suivre une voie de « montagne russe »; en outre, sur maintes sections de son parcours, il se trouverait exposé à des courants violents. Il fallait donc renoncer à établir l'usine au point primitivement envisagé. De nouvelles recherches amenèrent la découverte d'un endroit favorable près de la ville de Matanzas, située sur la côte, à une centaine de kilomètres à l'est de la Havane, et qui se trouve protégée contre l'action de dérive des courants. M. Claude compte que l'immersion du tuyau pourra se faire au mois de juin prochain.

Ce tuyau, pour lequel on a adopté le diamètre très réduit de 2 mètres, aura 2 kilomètres de longueur. Construit en tôle ondulée de 4 millimètres d'épaisseur,

il sera relativement flexible. Amené par flottage au point voulu, il sera immergé tout d'une pièce à 1.500 mètres de la côte et il reposera à une profondeur de 500 mètres où il recueillera de l'eau à 10 degrés. Ce n'est point la température optima. D'après les calculs de MM. Claude et Boucherot, le meilleur rendement serait obtenu en condensant par de l'eau froide à 4 ou 5 degrés la vapeur de l'eau prise en surface à une température de 26 à 30 degrés, un écart de l'ordre de 20 degrés. C'est celui qu'on voulait réaliser à l'usine belge où, par suite des conditions locales, on dut employer des eaux respectivement refroidies à 12 degrés et réchauffées à 32 degrés. En fait, l'écart ne dépassa guère 10 degrés, et, malgré cela, le résultat parut probant aux ingénieurs les plus qualifiés.

Si donc aucune difficulté imprévue ne surgit, nous pourrons, avant la fin de cette année, apprécier d'une façon définitive la valeur industrielle du procédé extraordinaire imaginé par MM. Claude et Boucherot.

F. H.



M. Georges Claude, entouré de ses amis et collaborateurs, à l'arrière du *Jamaica* en rade de la Havane.

De gauche à droite: M. V. T. P. Hollingsworth, appelé par M. Claude « l'ambassadeur de ses inventions aux Etats-Unis »; M. Martinez Ortiz, ministre des Affaires étrangères (chapeau gris sur la tête); M. Georges Claude, en blanc; M. Idrac, de l'Ecole polytechnique et de l'Observatoire de Trappe; M. J.-M. Planas, correspondant de *L'Illustration* et président de la Société géographique de Cuba (en noir, le dos tourné, les mains sur le compas du bord); à demi caché par lui, M. René Dussac; puis on voit la tête de M. Tcherning, ingénieur de la maison Langevin-Florisson; à côté, battant des mains, M. Sire, capitaine de frégate de la marine française; et enfin, tout à droite, le commandant cubain du *Jamaica*, car le bateau battant pavillon cubain doit également être commandé par un Cubain.

COURRIER DE PARIS

LA VENGEANCE D'ÈVE

C'est une vieille histoire. Elle date du Paradis terrestre. Lorsque nos premiers parents en furent expulsés, Ève, furieuse d'avoir été bernée par le Serpent et de connaître par sa faute la première crise du logement, voua à son perdue conciscer une rancune tenace. Sur le seuil de son ancien logis, elle se retourna et, tendant le poing vers le boa constrictor qui s'enroulait autour du pommier fatal, elle lui dit rageusement : « Entre nous, désormais, c'est une guerre à mort. Mais tu auras beau faire : j'aurai la peau ! » La photographie ci-dessous vous prouve qu'elle vient de tenir parole.



M^{me} Florence Tamara
vêtue d'une peau de python.

Ève est patiente et rusée. Elle a attendu des siècles avant de consommer sa vengeance qui, vous le savez, est un mets qui se mange froid. Mais, en ce moment, elle la savoure : depuis quelques mois, elle domine nettement son ennemi héréditaire. Elle le fait traquer jusqu'au fond des forêts vierges. Elle le fait écorcher, féroce, et, avec son épiderme convenablement travaillé, elle s'amuse à confectionner toutes sortes de bibelots pour son usage personnel. À la façon des chefs mabichans qui suspendent à leur flanc le scalp de leur rival vaincu, Ève tient à se parer des dépouilles de son adversaire. Elle se plaît à faire luire ses écailles sur ses petits sacs, ses chapeaux, ses ceintures et même ses chaussures, réalisant ainsi la parole de l'Écriture sainte : « La Femme mettra le pied sur le Serpent, elle lui écrasera la tête et il essaiera de la mordre au talon. »

Et voici l'apothéose : miss Florence Tamara, trouvant ces repréailles insuffisantes, n'a pas voulu d'autre vêtement que l'écharpe miroitante que lui constitue la peau d'un serpent python mesurant 6 m. 60 de long. Les arbitres du match n'ont plus qu'à s'incliner devant une victoire aussi complète.

Nous retrouvons ici le vieil instinct de chasseresse qui ne s'est pas éteint au cœur de notre douce moitié depuis l'âge des cavernes. La femme a toujours aimé se parer de la dépouille des animaux. Troublante survivance de l'amour du trophée ! Le banquier qui, après une dure bataille à la Bourse, offre à son épouse un manteau de zibeline accomplit exactement le même geste que notre ancêtre de la préhistoire apportant à sa rude

compagne la peau d'un ours ou d'un aurochs qu'il venait d'abattre à coups d'épée.

La femme qui pourrait se vêtir de la laine des brebis et de la fibre du lin, sans causer la mort d'aucun de ses frères inférieurs, éprouve une secrète satisfaction à cultiver des coqueriettes à base de massacre. Pour lui plaire, on détruit des millions d'innocentes bestioles. Plume et poil, tout lui est bon. L'oiseau, l'insecte, le quadrupède, le saurien sont ses victimes. Pour orner de galuchat son fume-cigarette ou le manche de son ombrelle, on met à prix la tête du chien de mer. Et, chaque jour, des hommes font le sacrifice de leur vie pour aller chercher dans la jungle, au pôle ou au fond des océans l'animal qui fournira au couturier, au fourreur ou au joaillier un ornement ou un colifichet qui rehaussera la toilette d'une Parisienne.

N'espérons donc pas guérir Ève éternelle de ce cruel appétit. Obéissant à la loi de l'espèce, elle veut que l'homme, après avoir lutté farouchement pour la conquérir, jette à ses pieds, en signe de soumission et d'hommage, le produit symbolique de sa chasse. Puisque nous ne pouvons arriver à arracher de son cœur ce vieil instinct antédiluvien, essayons de le canaliser.

Il y a quelques années, les cultivateurs dénonçaient le péril que faisait courir à l'agriculture la destruction des roitelets ordonnée par nos modistes. Aujourd'hui ce « massacre des innocents » a été remplacé par celui des serpents. Gardons-nous de nous en plaindre. Le caprice de la femme est un ressort puissant qu'il n'est pas maladroit d'utiliser pour l'ancanissement des animaux nuisibles. Il ne faut donc pas décourager par nos ironies les coquettes qui, en ce moment, ont déclaré la guerre au Serpent. Invitons-les au contraire à élargir cette utile battue et félicitons miss Florence Tamara du triomphe qu'elle vient de remporter en inscrivant à son tableau de chasse une aussi belle pièce.

LE SEMAINE

LES THÉÂTRES

La *Suzanne* de M. Stève Passer, à la Comédie des Champs-Élysées, a fait évoquer les noms de Bernadette de Beacco... Pour un auteur de moins de trente ans, ce sont des parnassiques flatteurs. Il est vrai que M. Stève Passer possède un tempérament dramatique de grande classe et que, là même où il ne réussit pas complètement, il laisse éclater une originalité, une puissance qui s'imposent. Le sujet de *Suzanne* est un duel d'amour. L'homme est de ces potentats modernes de l'industrie, brassant les millions, vulgaire, violent, dominateur, que l'indifférence méprisante de la seule femme qu'il ne peut acheter ou contraindre jette dans un désespoir presque émouvant. Pour lui plaire, il se laisse dompter, humaniser. Mais l'ironie de M. Stève Passer veille et elle nous ménage un dénouement surprenant : lorsque Suzanne est sur le point de consommer sa victoire, elle apprend que son fauve approivoisé a été, pour sa première femme, moins un mari qu'un amant jaloux, tyrannique, cruel, brutal, et voici qu'elle soulève — l'âme féminine a grandi — de ces contradictions insondables — de devenir à son tour son esclave soumis. À travers des méprises parfois constatables on étranges, mais toujours vivantes, la pièce se développe, conduite par la volonté de l'auteur plus que par le mouvement des âmes, mettant en relief des personnages typiques et soutenu par un dialogue nerveux, serré, sans bavures. Avec l'interprétation de premier ordre de MM. Jean Renoir, Louis Jouvet, Romain Bouquet, Michel Simon, de M^{mes} Valentine Tessier et Lucienne Boyart, cette œuvre honore un théâtre qui a fait la preuve qu'il n'est pas impossible de concilier les succès de public avec le respect de l'intelligence et la recherche de la nouveauté.

En terme de boucherie, on dénomme « réjouissance » Tos que les Loucheux

présent, en plus, avec la viande. La *Réjouissance*, de MM. Pierre Veber et José Germain, a donc pour héros un garçon boucher. Ce sympathique héros, qui trouble les coeurs en détaillant ses aloyaux, garnis aux courses une fortune, se lance dans la grande vie et y éprouve assez de déceptions pour ne plus désirer que de racheter le fonds de son ancien patron et honnêtement épouser une ancienne petite bonne, proue fleuriste, qui l'a aimé en silence. La pièce est faite pour M. Hiscot, à l'éblouissant entrain. Le nom des auteurs atteste qu'elle est bien faite. Elle contient même quelques trouvailles — comme celle du phonographe enregistreur — qui sont du meilleur vaudeville. La *Réjouissance* réjouira longtemps le public bon enfant du Nouvel-Ambigu.

R. DE B.

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

Les Inédits de Ferdinand Fabre :
M^{gr} Formose.

On relit Ferdinand Fabre et l'on a bien raison. L'auteur de *Xavière*, du *Chevrier*, des *Courbezons*, de l'*Abbé Tigrane* est l'un de ces morts que le temps ne réduit pas. L'œuvre continue de vivre. Bien plus, elle continue de paraître, puisque l'on nous offre tout un volume d'inédits.

Ferdinand Fabre a commencé d'écrire tard. Il était encore plein de projets en sa verte vieillesse, quand la mort le surprit. Dans son journal intime, à soixante-deux ans, on trouve une liste de treize romans en ébauche et il s'agissait de plans conçus et de récits déjà développés. M. Ferdinand Duviard, petit-fils de Ferdinand Fabre, a pratiqué dans ces manuscrits une intelligente et pieuse sélection. Son recueil groupe les textes de M^{gr} Formose, d'*Anacle*, de *Mon cas littéraire*, de *Frédéric Lautier* et du *Bercail*. Les trois premiers manuscrits sont les versions spontanées de livres qui furent publiés sous une forme sensiblement différente. *Frédéric Lautier* et le *Bercail* sont des débuts de romans entrepris dans les dernières années et interrompus par la mort.

M^{gr} Formose nous révèle la conception première de l'*Abbé Tigrane*. Dans les pages de *Mon cas littéraire*, aujourd'hui publiées (et qui ne figuraient point dans l'édition de 1903), l'histoire du livre nous est racontée par Ferdinand Fabre : « L'*Abbé Tigrane* me tomba dans l'esprit comme une pierre tombe dans un puits, avec des résonances sourdes, prolongées. » C'était en 1871, après la guerre, après la Commune. Il y eut alors un immense exode de Paris en province. Fabre avait accepté l'hospitalité que lui offrait l'un de ses anciens condisciples devenu l'humble desservant d'un hameau de 300 feux. Ce prêtre avait eu, dans sa carrière, bien des ennemis. Sans doute avait-il eu le tort de publier une brochure teintée de gallicanisme, et l'évêque circonvenu avait envoyé l'imprudent dans ce hameau perdu. Cet évêque, d'ailleurs, souffrait lui-même de l'hostilité de ses grands vicaires, une solide haine de prêtres qui, ne pouvant atteindre le vivant, agit sur le cadavre. Le prêtre n'était pas mort dans son diocèse. Quand une voiture des pompes funèbres porta le cercueil au palais de l'évêché, il faisait presque nuit. En présence des grands vicaires, le corps de l'évêque fut déposé dans la cour du palais et, les hommes des pompes funèbres partis, on poussa le cercueil jusque dans l'écurie. Monseigneur passa la nuit aux pieds de ses chevaux.

Cet évêque, à qui l'on avait infligé, mort, un tel affront, Fabre l'avait bien connu. Il lui devait même de ne point avoir persévéré dans une vocation imposée et lui conservait de cela une profonde reconnaissance. De la confidence reçue, Ferdinand Fabre fit une nouvelle, M^{gr} Formose, qui, refusée par la *Vie parisienne*, devint ce chef-d'œuvre : l'*Abbé Tigrane*. Mais il était bien intéressant de connaître la première version de l'ouvrage, plus resserrée, réduite à son essence, presque à la manière d'une nouvelle de Mau-

passant ! Certains préférèrent le roman, en raison de tout ce qu'il ajoute. Mais d'autres goûteront infiniment le premier écrit spontané, tout frémissant du choc de l'émotion initiale.

Des autres textes assemblés dans le même volume, aucun n'est indifférent. On retrouve dans *Mon cas littéraire* l'incident de *Jocelyn* qui se termine à la fin de « Ma vocation ». Ferdinand Fabre, jeune abbé de séminaire, avait été fort impressionné par la vision d'une fine silhouette féminine, et ce trouble lui fit comprendre qu'il n'était pas destiné au sacerdoce. La passante avait laissé tomber un livre : *Jocelyn*. L'abbé Fabre aussitôt s'était procuré *Jocelyn*. Dénoncé au supérieur, il dut avouer le grand péché de cette lecture et fut cinglé par ces paroles sévères : « Il n'est pas de livre plus dangereux que ce poème où un soi-disant prêtre a pris le plaisir monstrueux d'étaler toutes ses faiblesses. » De cet instant commença, pour le futur écrivain, ce « martyre de la vocation » qui devait donner leur accent âpre et poignant à ses livres.

La légende de M^{me} Tallien.

M. Paul Reboux ne se contente pas d'évoquer et de commenter la *Vie amoureuse* de M^{me} Tallien. Ce romancier est un curieux de l'histoire qu'il voudrait sans mystère, sans illogismes, sans erreurs. Et c'est là vraiment vouloir beaucoup demander à l'histoire telle que la font les hommes, même les plus éminents.

Selon M. Paul Reboux, l'existence de Thérésia dans les géolés révolutionnaires et son action sur Tallien pour décider l'assaut suprême contre les terroristes nous ont été racontées à la façon d'une légende où la détentation de celle qui, sous le consulat de Tallien, joua le personnage d'une reine de Bordeaux, fut misérable et sans espoir. Elle n'aurait connu en prison ni Joséphine de Beauharnais, ni M^{me} d'Anguillon. Mise au secret sur l'ordre de Robespierre, qui l'avait fait arrêter pour atteindre Tallien, elle aurait été même tort inhumainement traitée.

On a fait état, avec trop de candeur, nous affirme M. Reboux, des deux billets qui auraient été échangés entre Thérésia et Tallien le 9 thermidor. « Demain, écrivait la captive, je monterai au tribunal, c'est-à-dire sur l'échafaud. Cela ressemble bien peu au rêve que j'ai fait cette nuit : Robespierre n'existerait plus et les prisons étaient ouvertes. Mais, grâce à votre insigne lâcheté, il ne se trouvera bientôt plus personne en France capable de réaliser mon rêve. » Et Tallien aurait répondu : « Soyez, madame, aussi prudente que j'aurai de courage et calmez votre tête. »

Le ton même de ces épîtres, fait remarquer M. Reboux, en démontre le caractère apocryphe et d'abord la forme surprenante de termes dont, en cette correspondance clandestine, auraient usé les deux amants. Cela ne correspondait ni à leur intimité ni à leur époque. Et, quant à la provocation à l'assassinat de Robespierre, elle était de nature à faire guillotiner sur l'heure et la rédactrice et le destinataire. « Quel messageur aurait risqué sa tête pour transmettre un tel billet ? » Un autre trait peut surprendre. Thérésia aurait envoyé un poignard espagnol à Tallien pour percer le cœur de Robespierre. Or, d'après un témoignage officiel, Thérésia, lors de son incarcération à la Petite-Force, fut fouillée et mise à nu devant huit hommes. Comment le poignard espagnol aurait-il échappé à ces investigations ? Les billets auraient-ils été fabriqués par la police dévouée à Robespierre ? Pourquoi pas ? Bien d'autres pièces meurtrières sont nées de la sorte. Plus tard, Thérésia et Tallien acceptèrent d'endosser, si l'on peut dire, ces billets qui servaient leur légende. Et de ce faux ratifié par ceux qui manquèrent d'en être les victimes serait née la popularité de « Notre-Dame de Thermidor ». Possible, mais tout cela, cependant, reste à démontrer. La vérité, c'est que Tallien, le 9 thermidor, songea

d'abord et surtout à se sauver lui-même et non pas aussi impérieusement Thérésia, qu'il savait d'ailleurs infidèle. Une preuve, dit M. Paul Reboux, c'est que cette captive exceptionnelle ne fut point délivrée la première, ni parmi les premières. On la retint en prison deux jours après le 9 thermidor. Et Tallien, vainqueur, s'occupa de faire saisir ses ennemis avant de penser à libérer son amie. Donc, les raisons de discuter demeurent. Mais un livre qui fait discuter est un livre à lire, surtout quand il offre à l'esprit bien d'autres agréments.

ALBÉRIC CAHUET.

Les *Intérets de Ferdinand Fabre*, Fasquelle, édit., 12 fr. — *La Vie amoureuse de M^{me} Tallien*, Flammarion, édit., 10 francs.

LES EXPOSITIONS

Il n'a pas manqué d'articles nécrologiques pour enterrer l'impressionnisme. L'École, affaiblie, se serait éteinte dans l'antonie. A force de se plaindre dans le fugitif, elle ne pouvait éviter le danger d'un art desséché, sans nerf, glissant dans la fluidité, l'inconsistance. Il y a, sans doute, du vrai dans ce verdict. Nous avons trop vu de ces impressions fumeuses, vacillantes, où le dogme de l'imprécision dispensait de construire. C'est là le sort des techniques illustrées par le génie et dont s'empare la multitude des petits talents. Les trouvailles pillées dégénèrent en formules, et, bien vite, le niveau s'établit sur la ligne des médiocrités. Il n'en reste pas moins que, pour les artistes auxquels est dévolu le don de s'émouvoir devant les mobilités de la nature, les conquêtes des impressionnistes demeurent les plus riches et souples moyens d'expression. Cette quinzaine, deux expositions nous en apportent des preuves nouvelles.

M. Robert A. Pinchon rejoint la grande école par Lebourg. Son art est de la bonne tradition. Il ne se perd pas dans les subtilités. Sous les apparences de l'instantanéité, on trouve cette solidité négligée par tous les suiveurs, et qui ne manquait pourtant pas aux créateurs formés à l'enseignement des Corot, des Courbet. Des ponts et des quais — ou la neige, des cathédrales comme les peignait Claude Monet, aux heures grises ou colorées, mais laissant sous le jeu de la lumière subsister les nervures de leur dessin de pierre, des couchers de soleil dans un ciel brumeux sont de fort bonnes pages, très dignes de continuer l'expérience impressionniste. Comme on doit fatiguer M. Pinchon en lui parlant toujours de Lebourg ! Ce n'est pas pour l'écraser. Mais, comme le fut le vieux maître, il est Normand et, comme lui, a fixé sa vie à l'endroit. Ses paysages familiers, en dehors de la ville natale, sont Dieppedalle, Croisset, le Pré-au-Loup, toute cette vallée de la Seine, avec l'horizon des collines basses où s'accrochent les brumes lourdes, rougies par le soir. Y a-t-il tant de façons de sentir la densité de cette atmosphère humide ? Il ne reste à M. Pinchon qu'à renoncer définitivement à ces morceaux de virtuosité,

faciles et arbitraires, où certaines notes colorées chantent trop haut, et qui détonnent dans l'œuvre saine et sensible exposée à la galerie Reitlinger.

M. Jacques Mathey est essentiellement un harmoniste. Toute la nature semble s'entendre pour lui fournir un accord sans s'entendre pour lui fournir un accord sans une dissonance. Il y a de l'enchantement dans sa peinture. Pour saisir ce rythme forcément éphémère il faut retenir vite, fixer le fugitif, et c'est en cela que cet artiste est impressionniste. Mais, tout de même, dans son œuvre, l'on sent une armature qui demeure, une fixité des choses, un décor solide. C'est la lumière qui, dans sa mobilité, l'atmosphère avec ses transparences ou ses brumes, sa splendeur ou ses gris enveloppants, modèle, détermine les rapports, ordonne la symphonie. Seulement, il faut cette sensibilité de la vision, cette sorte de tendresse devant la beauté subtile et instable des harmonies pour saisir cette orchestration que la nature nous offre à tous moments et qui est perdue pour un si grand nombre d'entre nous. Que de variations depuis ces paysages d'Espagne vus sous le ciel sec jusqu'à cette série de Dieppe, nuancée, laissant sentir la proximité des espaces mouillés ! Nous serions bien étonné que l'on ne goûtât pas un plaisir délicat devant chacune de ces peintures (galerie Simon).

JACQUES BASCIET.

UNE BANQUE AU PILLAGE

Vient d'être le théâtre d'un exploit de cambrioleurs peu banal. Une bande de malfaiteurs ayant creusé un tunnel sous le trottoir de la Kleiststrasse en partant de la cave d'une maison voisine, a pu pénétrer, de nuit, dans la salle des coffres d'une agence de la Discontogesellschaft, qui est une des grandes banques de la ville. Aucun avertisseur ne fonctionna, et, au matin, les employés de l'établissement constatèrent avec stupeur que 176 coffres loués aux clients avaient été fracturés ou ouverts à l'aide d'un chalumeau très puissant. Argent et titres avaient disparu. Le produit du vol comprend une somme liquide de 40.000 marks et plusieurs millions de valeurs.

Ce méfait extraordinaire n'a sans doute d'équivalent que dans le roman. Et les lecteurs de Paul Féval songeront aussitôt à l'attentat analogue perpétré par « la grande famille » des *Mystères de Londres* contre la Banque d'Angleterre avec l'aide du géant Saoudier qui, tout seul, creusa un tunnel aboutissant aux caves de cet établissement national.

Une question vient tout naturellement à l'esprit : un tel attentat serait-il possible en France ? Il semble que non. A Berlin, la banque pillée avait eu le tort grave de laisser la salle des coffres en communication avec l'extérieur par une bouche d'aération que défendait une simple toile tout à fait insuffisante. De plus, les coffres, en Allemagne, sont tous individuels et non groupés comme chez nous dans des meubles blindés de grande résistance. D'ailleurs, d'autres précautions — blindage des murs, du sol, du plafond, etc. — rendent presque impossibles des tentatives semblables.

LES NOUVELLES MONNAIES

Dix projets de monnaie d'or et autant de projets de monnaie d'argent (reproduits dans le numéro du 22 septembre) ayant été retenus par le jury, les auteurs devaient présenter de nouveau leurs œuvres, mais cette fois réduites à la grandeur réelle et frappées en métal. Ils recevaient pour cela une prime de 3.000 francs, mais devaient fournir, à leurs frais, l'outillage nécessaire ; et par conséquent on peut dire qu'ils ont surtout travaillé pour l'honneur.

En troisième examen, le jury désignait trois modèles de pièces d'or et trois de pièces d'argent, le choix définitif appartenant à M. le ministre des Finances. La décision est connue maintenant ; on n'a pas dit quels étaient, pour chaque « nature de monnaie », — comme disent les papiers administratifs, — quels étaient les trois artistes préférés par le jury ; sans doute afin de laisser aux sept autres leurs illusions. On a fait seulement connaître les deux lauréats couronnés par le ministre.

Nous sommes heureux d'adresser à M. Lucien Bazor, auteur de la monnaie d'or, et à M. Pierre Turin, auteur de la monnaie d'argent, toutes nos félicitations. Mais les objections formulées ici il y a trois mois subsistent malgré tout. Le programme du concours et l'obligation de suivre une formule de pièce qui avait déjà paru désuète et banale en 1897 ne permettait pas aux artistes de donner la pleine mesure de leur savoir. L'exposition des essais en or et en argent n'a pas modifié notre sentiment, et de plus elle a fait apparaître avec plus de précision un autre motif de critique : une monnaie d'or semblable de poids et d'aspect aux anciens louis de vingt francs, mais marquée cent francs, ne va-t-elle pas faire comprendre aux citoyens, plus étrangers aux questions financières, rendre enfin tangible à tous la dépréciation de notre franc et, par suite, produire une certaine répercussion sur les prix de toutes les denrées ? La crainte d'un effet aussi déplorable aurait sans doute dû suffire, en dehors de toute considération artistique, pour qu'on cherchât à donner aux nouvelles pièces d'or un module et un aspect aussi différents que possible des monnaies précédentes et d'abord à en enrichir le plus possible le décor. La même question se pose à propos des monnaies d'argent. La pièce, du diamètre de l'ancienne pièce de deux francs, représentera désormais dix francs ; il convenait dès lors d'habiller avec beaucoup d'élégance cette monnaie fiduciaire, au lieu d'affecter pour elle une simplicité sévère à un jeton d'aluminium. Et cette monnaie d'aspect humble vieillira-t-elle bien ? Il est douteux qu'elle prenne une bonne patine, étant donné son titre : 680 millièmes. Remarquons en passant que, si un particulier n'avait de fabriques des quillères à café ou des timbales à pareil titre, il attirerait infailliblement sur sa tête les foudres de la loi.

Au reste, il est évident que MM. L. Bazor et P. Turin ont fait et feront tout ce qu'ils peuvent. Leurs profils de République sont bien venus et dignes d'éloges. Ils semblent même améliorés depuis l'exposition des maquettes. M. Bazor a certaine-

ment compris la nécessité de meubler le revers de sa pièce et qu'un seul emblème ne suffisait pas à caractériser la France ; pourtant il n'a pas osé ou pas voulu grouper tous les symboles indispensables. Le raisin n'y figure pas, qui aurait rappelé notre vin, le don le plus magnifique de notre globe et de notre soleil. M. Turin, au revers de sa pièce, n'a placé que deux épis, ce qui conviendrait, et encore, à un pays qui serait surtout producteur



Avers et revers de la nouvelle pièce de dix francs en argent, par M. Pierre Turin.

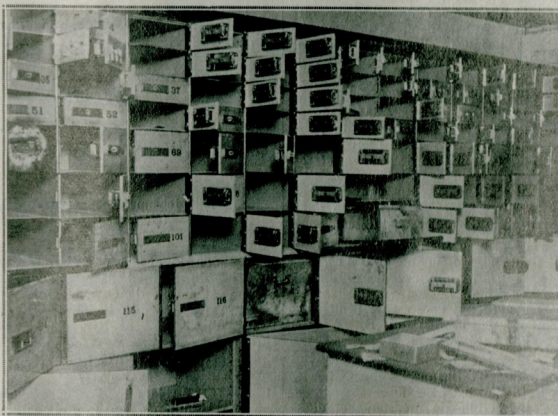


Avers et revers de la nouvelle pièce de cent francs en or, par M. Lucien Bazor. (Grandeur naturelle.)

de blé. Ses légendes se lisent suivant un ordre plus logique que dans sa première esquisse, mais la disposition en carré au milieu du cercle, à l'instar des vieux roubles russes, n'est pas très agréable. Aussi estimons-nous, dans les deux pièces, les profils des avers mieux réussis que les revers.

Les deux graveurs toucheront chacun cinquante mille francs-papier, en déduisant de cette somme le prix d'un outillage coûteux. Espérons qu'il leur restera de quoi acquitter leur impôt sur le revenu. Ils sont jeunes et pleins de talent. Les voilà mis en vedette. Quand leurs monnaies circuleront, — ce qui exigera un certain temps, — le Français, né malin, y trouvera matière à quelques facettes, comme il en a trouvé toujours lors des émissions précédentes, et cela, pour des artistes graveurs, c'est la gloire.

HENRY NOCO, président de la Société des graveurs en médailles.



Le pillage par des voleurs de la salle des coffres d'une agence de la Discontogesellschaft à Berlin.



Ouvriers obstruant une bouche d'aération communiquant avec le sous-sol de la banque et le tunnel paré par les cambrioleurs.



M^{lle} Simone Suprin arrivant à la chapelle au bras de M. Georges Chepter, vice-président de l'Union catholique du théâtre.



M^{lle} Suprin, dans la chapelle des Dominicaines de Châtenay, pour la cérémonie de prise de voile.

PRISE DE VOILE

Au couvent des Dominicaines de Châtenay vient d'avoir lieu une prise de voile d'un caractère exceptionnellement émouvant. Sous le tulle nuptial de la petite épouse du Christ qui allait prononcer ses vœux, on pouvait, en effet, reconnaître les traits d'une jeune artiste qui venait de briser sa carrière de cantatrice et de renoncer au monde pour attendre la mort dans la contemplation et dans la prière...

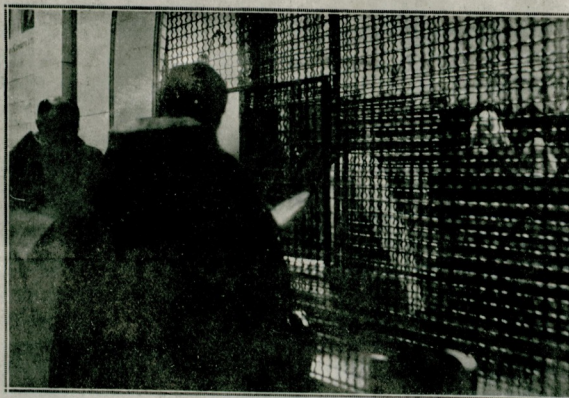
C'était, en effet, une élève de Mary Garden et de M^{me} Héglon, une Lorraine de vingt-trois ans, M^{lle} Simone Suprin, qui accomplissait cet acte de mystique renouveau et, par une volte-face de vocation assez inattendue, passait brusquement de la scène au cloître. C'est sur une jeune artiste promise à un brillant avenir que viennent de se refermer les lourdes grilles à travers lesquelles vous la voyez écouter, au milieu de ses compagnes, les dernières recommandations du prêtre qui vient de signer son engagement dans la troupe fervente des filles de saint Dominique.

Ce tableau significatif présente une autre particularité curieuse. Il nous prouve que nous sommes loin de l'époque où l'Eglise excommuniait les gens de théâtre et refusait la sépulture chrétienne à Molière. Depuis quelques années, les autorités ecclésiastiques, qui ont compris toute l'importance intellectuelle et sentimentale du spectacle dans l'éducation des foules, ont noué des rapports de très courtoise diplomatie avec beaucoup d'entreprises de théâtre et de cinéma.

La jeune Dominicaine de Châtenay se trouve placée ici entre le Père Gillet, qui fut son directeur de conscience, et un artiste parisien bien sympathiquement connu, le chansonnier Georges Chepter, qui la conduisit à l'autel. Or, ce n'est pas à titre de parent ou d'ami que Georges Chepter est investi de cette mission : c'est en sa qualité de vice-président de l'Union catholique du théâtre. Cette association, de caractère spirituel, est présidée par l'acteur Arquillière et comprend des artistes comme Fugère, Jean Périer, Pierre Bertin, Le Roy, Zambelli, M^{me} Héglon, Fanny Heldy ; des compositeurs comme Georges Hue et Jacques Ibert, et même des directeurs de théâtre comme Gaston Baty. C'est ce groupement qui accomplit ici, aujourd'hui, un geste symbolique marquant mieux que les plus longs commentaires l'évolution actuelle des rapports de l'Eglise et du théâtre qui répudient les rigueurs du dix-septième siècle pour se rapprocher de la tradition du moyen âge où la scène se confondait avec le parvis des cathédrales.

LES BEAUTÉS EUROPÉENNES

Les beautés européennes dont on a pu comparer les portraits aux pages 128 et 129, après avoir défilé à l'Opéra, sur le Pont d'Argent du bal des Petits Lis blancs, sont maintenant les hôtes du Palais de la Méditerranée, à Nice. Voici, sur chacune d'elles, les notes qu'a bien



Après la cérémonie : la novice M^{lle} Suprin dans son costume de religieuse, derrière les grilles où elle demeurera désormais cloîtrée, écoute les exhortations des Pères. Photographies G.-L. Manuel.

voulu nous communiquer le grand organisateur de ces Olympiades de la Beauté, M. Maurice de Waleffe :

1. — LA BEAUTÉ ALLEMANDE. — M^{lle} Elisabeth Radzyn a été élue par le « Reichsverband für Schönheit » affilié au comité américain de Galveston, à qui le journal de Berlin *8-Uhr Abendblatt* a passé la main. Ce comité comprenait des artistes et des professeurs d'art. M^{lle} Radzyn est une ravissante blonde aux traits purs, correspondant aux mesures canoniques de la Vénus classique.

2. — LA BEAUTÉ ANGLAISE. — Miss Benny Dicks a 20 ans. Elle est née à Londres, fille d'un officier supérieur qui s'était distingué dans la guerre du Transvaal. Elevée au couvent aristocratique des Dames de Sion, elle vit aujourd'hui avec sa mère veuve et gagne sa vie comme *star-mannequin* pour une firme de soieries. Le *Daily Mail* ayant institué un concours par photographie, c'est son portrait qui, sur 30.000 concurrentes, fut déclaré réaliser l'idéal de la beauté anglaise.

3. — LA BEAUTÉ IRLANDAISE. — Miss Claire Russel-Stritch reçut, dans le même concours, le prix attribué à la beauté irlandaise. Elle est la fille d'un avocat de Dublin très connu.

4. — LA BEAUTÉ AUTRICHIENNE. — M^{lle} Lise Goldarbeiter, 19 ans, fille d'un commerçant viennois, a été élue le 30 janvier par le jury d'artistes du *Neues Wiener Tagblatt*, un des grands journaux de la capitale autrichienne.

5. — LA BEAUTÉ BULGARE. — M^{lle} Luba Yotzowa a été élue par le journal *Zora* et le Cercle des Arts et de la Presse de Sofia, qui groupe tous les artistes de la capitale bulgare, dans une élection qui prit un caractère national.

6. — LA BEAUTÉ DANOISE. — M^{lle} Vileke Mogensen a été élue, le 22 janvier, à Copenhague, par le jury d'artistes du

grand journal *B. T. La Stuede* et la Norvège n'ayant pu organiser des élections particulières lui ont laissé la charge d'incarner la beauté scandinave.

7. — LA BEAUTÉ ESPAGNOLE. — M^{lle} Pepita Samper, Valencienne de 17 ans, fut choisie avec un soin particulier. Le journal *A. B. C.*, de Madrid, a procédé, avec l'aide des journaux régionaux, à des élections dans toute l'Espagne. Après quoi les cinq élues d'Andalousie, de Santander, de Catalogne, de Castille et de Valence ont comparu devant un jury d'artistes présidé par le célèbre sculpteur Benlliure.

8. — LA BEAUTÉ FRANÇAISE. — M^{lle} Germaine Laborde, de père basque et de mère bordelaise, a 22 ans. C'est une blonde élancée (1 m. 73) aux yeux vert sombre, au charme empreint d'une rare distinction. Appartenant à une famille d'artistes lyriques, elle-même étudie le chant. Le *Journal* l'a élue à Paris, devant un jury d'artistes, entre 180 candidates venues de toutes les villes de France.

9. — LA BEAUTÉ GRECQUE. — M^{lle} Aspasia Karatza, née à Patras, capitale du Péloponèse, est âgée de 23 ans et travaille dans une banque. Le journal *Eleftheron Vima*, qui prit en main le concours, l'organisa d'accord avec toute la presse hellénique. M^{lle} Karatza est arrivée à Paris en compagnie de son frère et de son fiancé.

10. — LA BEAUTÉ HOLLANDAISE. — M^{lle} Johanna Koopmann a 21 ans. Elle est née à Amsterdam. Son père est hôtelier à Zaandam. Le journal illustré *Het Leven* avait réuni un jury de peintres et d'hommes de lettres qui eut à trier 200 candidates.

11. — LA BEAUTÉ HONGROISE. — M^{lle} Elisabeth Simon, 19 ans, délicate beauté blonde d'une extrême finesse aristocratique, est la fille du médecin-chef de la région du lac Balaton. Le journal illustré *Shinhazi Elet* avait constitué un jury des personnalités artistiques les plus qualifiées

de Budapest. Elle a triomphé de 200 concurrentes à la majorité de 12 voix sur 17.

12. — LA BEAUTÉ ITALIENNE. — M^{lle} Derna Giovannini, 20 ans, est une Italienne blonde et élancée, qui travaille dans une élégante maison de modes de Rome. Un groupe d'artistes romains l'a proposée à l'agrégation de la presse italienne de Paris, et le journal *Nova Italia* l'a désignée pour représenter la beauté de la Ville Eternelle.

13. — LA BEAUTÉ POLONAISE. — M^{lle} Vladislava Kostak, 20 ans, est employée de banque à Varsovie. Blonde élancée aux yeux bleu violet, elle a été acclamée comme représentant la perfection du type polonais devant un jury de peintres et de sculpteurs constitué par le journal *Kurjer Czerwony*.

14. — LA BEAUTÉ ROUMAINE. — M^{lle} Mariaora Ganesco est une beauté sculpturale de 24 ans, bronzée par la natation et le canotage qu'elle pratique dans sa ville natale, Constantza, sur la mer Noire. Le journal *Universul* avait divisé la Roumanie en 12 régions qui envoyèrent chacune à Bucarest 5 élues. M^{lle} Ganesco a triomphé de ces 60 concurrentes.

15. — LA BEAUTÉ RUSSE. — M^{lle} Irène Levitsky est une blonde juvénile de 16 ans et demi, née à Nijni-Novgorod, dont son grand-père était archevêque. Son père, haut dignitaire du ministère de l'Intérieur à Petrograd, s'est fait courageusement chauffeur de taxi à Paris pour nourrir sa famille et permettre à sa fille de suivre les cours d'une école de peinture. L'élection s'est faite, à Paris, au journal la *Russie illustrée*, et devant un jury comprenant les artistes et intellectuels les plus représentatifs de la colonie.



M^{lle} Johanna Koopmann. (Hollandaise.)

16. — LA BEAUTÉ SUISSE. — M^{lle} Annie Haussel, de 16 ans, a été élue sous les auspices du journal le *Genevois*, au théâtre Alhambra de Genève ; elle présente la fraîcheur de l'edelweiss de ses vallées alpêtres.

17. — LA BEAUTÉ YUGOSLAVE. — M^{lle} Stanislava Matijevitch, brune de 20 ans aux yeux très noirs, et très grande (1 m. 75), est la fille d'un employé de banque d'Uskub, née dans une région montagneuse du Sud, sur l'ancienne frontière turque. Le journal *Vremé*, de Belgrade, l'a élue devant un jury national.